

six poètes new-yorkais

Laura Elrick

Robert Fitterman

Rachel Levitsky

Jill Magi

Rodrigo Toscano

Shanxing Wang

Christian Prigent

poèmes du tibet

Jacques Barbaut

Gilbert Bourson

Bruno Cany

Frédérique Guétat-Liviani

Roger Lahu

Sabine Macher

Jérôme Mauche

Joseph Mouton

Véronique Pittolo

Katy Rémy

Action Poétique
tiny



Sommaire

194

Couvertures

- 2 • Photo Tibet
- 3 • Le mot à ne pas oublier, L.G.
- 4 • Long Island : l'huître en soupe, H.D.

page 4

Florence Pazzottu, *Incise* 3

page 4

Six poètes new-yorkais

Laura Elrick, Robert Fitterman, Rachel Levitsky,
Jill Magi, Rodrigo Toscano, Shanxing Wang,
dossier réalisé par Virginie Poitrasson,
traductions V.P., Stéphane Bouquet, Éric Suchère

page 4

Christian Prigent

page 4

Poèmes du tibet

Traductions/présentation Françoise Robin

page 4

Jacques Barbaut

page 4

Gilbert Bourson

page 4

Bruno Cany

page 4

Frédérique Guétat-Liviani

page 4

Roger Lahu

page 4

Sabine Macher

page 4

Jérôme Mauche

page 4

Joseph Mouton

page 4

Cathy Rémy

page 4

Documents & Caetera

Clara Tice, Queen of Greenwich Village-, Insect Frolic, 1923

page 4

Actualités/Chroniques

Libres associations, Michel Plon / KOA-2-9, Nadine Agostini /
Internet centre de ressources littéraires, Jean-Pierre Balpe /
Et compagnie...Christophe Marchand-Kiss / a-chronique, Eric Houser /
Voix...Jean-Pierre Bobillot / Revue & Revues, Yves Boudier /
Le Journal de Joseph Julien Guglielmi /
Crêche-pudding, L.G. & Patrik Laffont

page 4

Lire

Dans sa collection BIPVAL, les éditions Action Poétique viennent de publier un recueil du poète hongrois **Endre KUKORELLY**, *Je flânerai un peu moins*, Rappelons qu'Endre KUKORELLY est un des poètes invités aux Rencontres Européennes 2008 (21 et 22 novembre)

Mises en vente récentes : *L'inventaire des choses, anthologie internationale*, 15 € / Eduardo Kac, *HOBIDIS POTAX*, 15 € / Sarah Kéryna, *Rappe* 10 € / Gérard Noiret, *Atlantides* 10 €

Diffusion **Les Belles Lettres** / Renseignements : action-poetique@orange.fr



BIPVAL

Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne

du 9 au 16 mai 2009

22 lieux en Val-de-Marne

35 poètes invités venus de
différents horizons.

Renseignements

www.biennaledespoetes.fr / 0149598800

VAL de
MARNE
Conseil général

Florence Pazzottu, *Incise,*

Angers. Joris, onze ans, a perdu sa mère, qui s'est suicidée. Son père, Aboubacar Coulibaly, revient alors à Angers, où l'enfant est scolarisé, pour vivre avec lui. Il travaille dans une imprimerie, et son patron veut l'embaucher. C'est d'ailleurs lui qui paie les frais d'avocat, lorsque Aboubacar, qui s'est vu signifier un arrêté de reconduite à la frontière, dépose un recours. En vain. Le 21 juin 2008, Joris, orphelin de mère, est aussi privé de père. Aboubacar Coulibaly a été expulsé vers la Côte d'Ivoire.

Marseille. M. Karmaoui, est arrivé en France en 1986 et n'est jamais retourné au Maroc. En France, il est mécanicien, plaquiste, travailleur saisonnier. Arrêté deux fois par la police des airs et des frontières, M. Karmaoui a été libéré deux fois par la justice. Il n'a pu déposer son dossier de demande de régularisation, car l'original de son passeport ne lui a jamais été rendu. Après 22 ans de vie en France, El Hocine Karmaoui, matraqué sous l'oeil des passagers sur le tarmac de Marignane, est embarqué de force dans un vol pour Casablanca, ce samedi 19 juillet 2008.

Laval. Le 12 août 2008 à 6h du matin, Mme Kocamer et ses enfants de 5 et 12 ans sont réveillés par la police, qui s'est adjoint les services d'un serrurier. Depuis une semaine cette famille fait l'objet d'une filature. Les Kocamer avaient déposé plusieurs demandes d'asile, faisant valoir le danger qui les menace en tant que Kurdes en Turquie. Toutes ont été refusées. La mère et les enfants sont conduits au centre de rétention de Oissel, près de Rouen. On ôte aux enfants, Ahmet et Eren, lacets et ceintures. Par deux fois, Mme Eliph Kocamer doit être emmenée d'urgence au CHU de Rouen. Il faut l'intervention d'un juge pour que le directeur consente au droit de visite des membres de RESF*. Les parents et enseignants de l'école et du collège où sont scolarisés les enfants se mobilisent. Le maire de Laval témoigne de l'intégration des Kocamer à la vie de la ville. Après 14 jours de rétention, ce mercredi 27 août, Elif, Ahmet et Eren Kocamer sont embarqués dans un avion pour la Turquie. Réveillés à 5h du matin, la mère et les deux enfants ont quitté le CRA*** de Oissel sans montrer d'opposition: on venait de les informer qu'il ne s'agissait que d'un simple transfert.

Six poètes new- yorkais, [ny]

Dossier réalisé par **Virginie Poitrasson**

Ce dossier est un échantillon de la poésie contemporaine ayant cours à New York, il ne prétend pas être représentatif d'une école ou de la situation actuelle aux États-Unis. Comme leurs prédécesseurs de l'école de New York, ces poètes ont une variété de styles et de formes, qui ne les rapproche que par leur exigence commune d'innovation.

Pour Rodrigo Toscano et Shanxing Wang, il s'agit de mettre en contact des langues (langue espagnole, langue chinoise, langage mathématique) avec l'anglais, de travailler à cette contiguïté et d'en explorer les frontières sonores et visuelles. Jill Magi, elle, développe une pratique poétique de désorientation qui se dissout au travers des perceptions sensorielles et des phénomènes de mémoire. Pour Robert Fitterman et Laura Elrick, l'engagement dans la langue est politique, il questionne l'histoire et cherche à défier les pouvoirs en place en déconstruisant méthodiquement la langue par une appropriation de matériaux issus d'Internet et de l'oralité. Enfin, Rachel Levitsky pratique une écriture narrative, au plus près d'une réalité quotidienne, en cherchant à investir le politique dans la sphère de l'intime.

[ny] Laura Elrick,

Structures perméables :

une performance stéréo pour deux voix (Extrait)

Née en 1972 • Traduit par **Virginie Poitrasson**

(Chaque voix lit une colonne verticale)

(Est en gras ce qui est lu à l'unisson)

§

Ne pas être *énigmatique* mais

Avalé

nous pensons

faussé

faussé

Lettres

moulins à vent

tempo

pêle-mêle

pêle-mêle

pouvons-nous entendre ?

De DIEU

notation

rien de plus

Le métal s'est mis

s'est mis

à nous conquérir

à nous conquérir

nous-mêmes

nous mêmes

Pas-dieu apporte

le ciel en bas

les sommets

(mensonge enterré)

dans l'ennui)

Vulnérables

propriétés

propriétés ?

Lascif

Quartiers

biens

remués

dans dans le domaine des

ombres

ombres

à cette NON-grille

§

Quelle région sans clôture

nous

période

prairie

mémoire

avec impulsion

Attitude

Attitude

faisant signe

faisant signe

mais non pas barbelé

ombres

Être

dedans

dedans

jovialement

déterminé

pas de pure

pas de pure position

du tout

est possible

est possible

Le globe
débris
emmêlés
dans
les déserts

débris

Leurs bébés
conquête
in perpetuum ?

parcelles utiles

Poursuite
en vérité
Je possède moins Je possède moins
que moi-même que moi-même

Adhérer Adhérer

§

Pourtant n'est-ce pas
une totale autonomie une totale autonomie
oppressante aussi ?

N'est-ce pas méchant par
principe *principe*

assidu en soi *assidu* en soi
jusqu'aux bouts des pieds

punk punk
un étrange renversement ?
étrange renversement ?

Sous de telles
réclamations

Tropical Tropical
Caudillo Caudillo

parce que quelque
état c'est état c'est

étrange

étrange

les batailles

réforment

les soldats

Si oligarque

oligarque

puis *gangster*

gangster

Mais la presse institutionnelle *ne peut pas*

quelle est la côte ?

richesse

la même

la fait connaître

renverser

c'est vrai !

c'est vrai !

L'hémisphère

dénoncé

un abus

un abus

pour avoir donné des *livres* et des *prêts*... ?

Peter

Peter

Kropotkin

Kropotkin

Le pays

dont nous nous *rappelons*

(le *pays*

dont nous nous *rappelons*)

fleurissant

est une société libre

est une société libre

Mais les détectives

arrivent

et nous emmènent

[ny] Robert Fitterman,

Cette fenêtre fait que je me sens (Extrait)

Né en 1959 • Traduit par **Stéphane Bouquet**

Cette fenêtre fait que je me sens comme s'ils m'écoutaient vraiment, même quand c'est surtout eux qui parlent, et ça m'excite grave. Cette fenêtre fait que je me sens en train de manipuler des objets en microgravité sans changer d'orientation. Cette fenêtre fait que je me sens, bon, pas libre de dire tout ce que je veux dire. Cette fenêtre fait que je me sens comme si je vivais dans les bois. Cette fenêtre fait que je me sens un peu secoué – je dors la fenêtre ouverte, même en hiver, une arme chargée et une lampe torche à portée de main. Cette fenêtre fait que je me sens en train de dire « s'il te plaît, ma fille, tiens le coup... je crois qu'un changement me gagne. » Cette fenêtre fait que je me sens plus vantard et plus puissant quand j'ai eu un bon petit-déjeuner – ne mange rien que tu ne puisses acheter sans descendre de voiture. Cette fenêtre fait que je me sens comme, je ne sais pas, ça fait sens pour moi c'est tout – c'est juste mon point de vue. Cette fenêtre fait que je me sens ringarde, sur la touche, vieille, et je me fous qu'elles soient à la dernière mode ou sur quelle estrade elles furent vues pour la première fois.

Cette fenêtre fait que je me sens en train d'espérer pouvoir aller sur le toit de mon immeuble mais il y a un restaurant panoramique là-haut alors oublie. Cette fenêtre fait que je me sens comme une sorte de « scientifique pur » et, donc, l'un de ceux précisément que je critique souvent. Cette fenêtre fait que je me sens genre il m'explique son point de vue à elle, tu vois post-tournant linguistique ayant viré kantien. Cette fenêtre fait que je me sens comme ce qui m'est arrivé – il y a quelques années seulement j'étais contre ce vieux truc œil pour œil. Cette fenêtre fait que je me sens comme si pouviez presque sentir la mer. Cette fenêtre fait que je me sens comme ceci sera la dernière fois que vous entendrez jamais parler de moi. Cette fenêtre fait que je me sens capable de grimper au mur d'un château et tu pourrais être ma Raïponse laissant pendre tes cheveux pour m'aider. Cette fenêtre fait que je me sens comme si personne d'autre ne pensait jamais à ces choses-là. Cette fenêtre fait que je me sens comme s'il devait y avoir un immense néon sur mon cou qui dit venez ici et frappez-moi.

Cette fenêtre fait que je me sens comme nous pourrions oublier nos propres agendas et nous tenir prêts à être vendus. Cette fenêtre fait que je me sens comme je ne vous connais pas, pourquoi êtes-vous là ? Cette fenêtre fait que je me sens comme quand je dis du mal de leur père c'est terrible et ça me bouleverse. Cette fenêtre fait que je me sens inférieur parce que je n'ai pas les vêtements flashy qu'ont les gens dans cette pub. Cette fenêtre fait que je me sens joyeuse parce que le ciel vire d'un beau bleu léger à un autre, nuit. Cette fenêtre fait que je me sens mieux à l'idée d'égarer des choses à la maison. Cette fenêtre fait que je me sens mal parce que je voudrais tellement que les gens m'aient pour moi, mais mon mari me dit que j'agis de manière immature et inappropriée des fois. Cette fenêtre fait que je me sens coupable parce que nous avons eu beaucoup trop de pluie cette année, et les fermiers comme le frère de ma mère en pâtissent vraiment.

Cette fenêtre fait que je me sens comme si toute mon éducation n'avait servi à rien et je ne sais pas quand j'obtiendrais un job adéquat. Cette fenêtre fait que je me sens genre spécial et aimé – quand on fait des choses sympas l'un pour l'autre on

se sent carrément heureux et on veut encore plus être ensemble. Cette fenêtre fait que je me sens moins comme un consommateur et plus comme un membre de l'équipe sans devoir jargonner l'informatique ni être réduit au silence. Cette fenêtre fait que je me sens comme un croyant qui vit une expérience totale et alors comment vais-je apporter la paix ici ? Cette fenêtre fait que je me sens comme si la meilleure partie de tout le deal était que je n'avais plus d'accidents de fond de culotte comme avant j'en avais. Cette fenêtre fait que je me sens comme si l'intérieur était déjà un homme, et il fallait que le dehors le devienne aussi. Cette fenêtre fait que je me sens négligée parce qu'il dit qu'il ne croit pas qu'il doit participer à ces vacances organisées. Cette fenêtre fait que je me sens encore plus seule qu'avant avec tous ces gens qui me surveillent ces derniers temps.

Cette fenêtre fait que je me sens très peu sûre de ma masculinité, avec cette peinture rose et cette foutue corne plantée sur le front. Cette fenêtre fait que je me sens comme si j'étais dans le rêve de quelqu'un. Cette fenêtre fait que je me sens, comme, je n'ai pas toute son attention et il préférerait ne pas être en train de parler avec moi, ce qui est plutôt chiant. Cette fenêtre fait que je me sens plus tranquille et plus relax avec mon entourage parce qu'on se traite tous simplement en s'appelant par nos prénoms. Cette fenêtre fait que je me sens comme de la merde et comme si tout le monde me prenait pour de la merde parce j'ai de gros seins. Cette fenêtre fait que je me sens beaucoup mieux parce que (A) ça me donne l'espoir qu'il va peut-être bientôt démissionner, et (B) j'imagine que s'ils ne l'ont pas viré après toute cette merde alors je ne sais plus quoi penser. Cette fenêtre fait que je me sens comme si j'allais probablement sauter le déjeuner pour aller à la gym.

[ny] Rachel Levitsky,

VOISIN (Extraits)

Née en 1963 • Traduit par **Stéphane Bouquet**

VOISIN est une longue page
consacré au voisin.

Pourquoi ça s'appelle *confession*

Ou si c'est vraiment *mon* voisin.
Ou ce que *je* suis.

J'ai mon idée.

J'écris cela depuis un an. Les six derniers mois complètement dans ma tête,
où il y a de nombreux niveaux.

Le problème auquel je fais face est de déterminer si les niveaux sont connectés ou même s'il y a seulement des niveaux. Niveau connote un élément dans une structure unifiée. Une unité de parties déconnectées et abritées. Par quoi.

L'état ou moi.
Ou si l'état c'est moi.

Je suis une collection de désirs
précairement abrités
(solidement établis)

Et donc il y a un voisin
Et puis il y a mon voisin

Dans le livre appelé, « Est mon voisin », je
suis l'objet de la relation où je suis prise
mais avec laquelle je conserve mes distances.

La distance entre les murs et les niveaux.

La distance est le Domaine. Je *la* partage.
Je *la* partage avec le je du moi dont je suis consciente.

Quand je confesse, je crée cette distance.

J'avais presque écrit détachement mais ce n'est pas détachement, ç'aurait été
une faute de frappe.

Le détachement est la chose que je crée quand je ne suis pas consciente du moi dont je suis consciente.

Le détachement est la chose que je crée quand j'aime.

L'amour est une chose plus compliquée quand je parle de mon voisin. Qui sait que je l'ai rejeté à de nombreuses occasions, envers qui j'ai récemment été inexplicablement gentille.

L'amour est une chose compliquée quand je parle de ma voisine. Folle, même si entièrement dévouée à la logique de la vie, et dernièrement à être une bonne mère. Pourquoi alors dire qu'elle est folle. Folle est le nom qu'on donne à ceux qui refuse cette logique.

.....

Mais j'aime mon voisin.
J'en suis sûre.

J'aime la proximité la distance//médiee/
Nous collaborons//corroborons.

J'ai écrit distance pas détachement.
Nous n'attachons jamais/pour commencer.

Déjà je vous parle du voisin.

(Aujourd'hui il m'a demandé où j'allais, un éclat rusé dans l'œil comme pour dire, quelle coquine êtes-vous ce soir.)

Avant d'être distraite, je suis facilement distraite, je vais essayer d'explicitier ce projet parce que je ressens le besoin en ce moment d'écrire directement dans le contexte politique :

Je vis aux Etats-unis, qui s'auto-proclame l'Amérique. Les Etats-uniens sont connus comme les Américains. Les Canadiens sont des Canadiens, les Mexicains des Mexicains.

Je dois écrire directement sur cette page//
Je veux dire parler//
mais j'écris//
comme une Etats-unienne. Parce que/je/
comme écrivain//c'est plus excitant

de se traiter/en objet (qu'en sujet)
car si je était le sujet//le projet/serait

un mémoire, ou un livre de réflexions et
ils sont tellement stupides !

J'ai décidé d'utiliser mon obsession pour mon voisin comme le contexte d'une discussion de l'état, mais je confesse que ce n'est pas la seule chose que je veux.

.....

Pour confesser, il faut un confesseur.
et une conscience claire de la honte.

.....

ascenseur / mémoire

HONTE

Il est difficile d'écrire sur ce qu'on ne connaît pas.

L'autre raison pour laquelle j'écris en utilisant mon voisin est que cette relation est celle qui concerne au plus près mon obsession de la distance et de la proximité, de la frontière, son inexistence apparente, de la simultanéité du dedans/dehors//facilité/remplacement.

Quand on vit au vingt-neuvième étage au bout d'un long couloir, ce n'est pas une bonne idée de garer sa voiture au garage. Même seulement d'avoir une voiture. Des voitures qui rapportent beaucoup de voisins, certains très biens, d'autres beaucoup moins.

Dans les transports en commun, les voyageurs ne sont pas des voisins, parce que nous n'avons pas honte. L'absence de honte qui se traduit en violence ou en gentillesse douce ou en une sorte d'hystérie tendre.

Parce qu'il me fait honte, je ne peux haïr mon voisin.

.....

Et pourtant la nature dans VOISIN

Le problème de l'art représentatif est que les spectateurs souvent ne s'intéressent pas à ce qui est représenté par vous.

L'avantage du voisin comme sujet est que tout le monde en a un. Donc, en tant qu'artiste représentatif dans ce cadre j'ai un avantage.

Certains alors en seront jaloux. L'autre universel étant la nature et la seule manière d'écrire une poésie de la nature, de se battre avec les taches aveugles et précédentes. Parce que bien qu'universelle je parle seulement d'oiseaux en termes de pigeons... nous plaignons-nous mutuellement. Pourtant juste à l'instant les grives roucoulent sur mon escalier de secours et c'est trop mignon.

.....

La voisine n'est pas très naturelle avec son gosse. Quand elle lui chante quelque chose, il pleure.

« Non Joe » dit-elle, « c'est rien », et se moque de lui.

(« Heureuse de cette occasion, d'être une mère. »)

Difficile d'écouter
Difficile de ne pas.

.....

Proximité, Intimité, Affinité

Puisqu'il y a des queues, nous faisons la queue,
nous nous positionnons avec plus de soin
qu'on pourrait croire.

La queue qui contient trois points
semble aller forcément
de l'avant.

C'est préjudiciable au voisin qui,
placé en dehors devient
méconnaissable.
ou vend
puis déménagement et
schisme.

Vrai. C'est vrai que ça devient
plus probable quand les enfants sont la seule cause
de la conversation.

Quand on a la chance finalement de parler avec l'objet de son désir l'envie,
maintenant est cassée, devrait être laissée hors de la conversation elle...
n'existe plus. Oblitérée par le contact, un pieu dans le cœur de notre besoin
béat ou démoniaque.

J'ai d'abord oublié comment seulement parler donc je me fiche de défendre ma réputation. Regarde comme le niveau descend dans ma bouteille d'alcool et comme la découverte du sommeil échappe.

J'ai perdu ces yeux innocents – que des gens vivent comme tels dans de grandes maisons beiges. Leur jardin est joli et la plupart des choses prédictibles.

Joni Mitchell, qui il y a longtemps écrivit cette chanson.

La proximité est une ligne courbe qui vire à l'affinité mais l'affinité n'est pas l'intimité et l'intimité s'évade vers une plus proche proximité. Donc si nous disons devoir aller à l'église en quête d'un espace intime je dirai que c'est seulement en raison de l'affinité dans la croyance en dieu. Mais pour ça il faut croire en dieu. Pourquoi croire en dieu. Pourquoi pas. C'est vrai que nous n'avons pas de sens l'un pour l'autre bien que ce soir on aimerait tellement.

D'un autre côté quand on croit en Dieu personne n'a de sens en soi mais on a un sens pour l'autre.

Je d'abord ne peux pas arrêter le café.

Essayez de voir comme moi la place où les angles ne sont pas des églises, je n'ai pas réussi à les remplacer. D'un autre côté, pourquoi les remplacer. Le changement n'a pas grand chose à voir avec le remplacement, plus avec l'abandon. Et qu'est-ce que le changement ? Oblitération et vide. D'où et quel est ce désir ?

Parce que j'écris le livre sur Voisin que j'aime et que je baise je suspecte mon compagnon d'aimer et de baiser sa voisine.

Si on a assez écrit sur l'amour. Chacun comprend quelque chose et puis échoue. J'ai pensé à quelque chose à ce sujet et puis simultanément suis tombé amoureux de Voisin et ai attendu cet homme. Cet homme n'est pas venu, même si l'hiver est venu et que nos fenêtres se sont fermées. J'ai planté mes pinces dans le mur commun, hurlant, attendant et imaginant que je me trompais quand je croyais que l'amour était quelque chose capable d'améliorer quelqu'un.

La cohérence et la dissipation organisées en une chorégraphie de connections entre deux ou trois ou peu importe combien. J'ai dit à l'homme que c'était entièrement à votre sujet, je veux dire en tant qu'on est quelqu'un et qu'on fait le geste de toucher quelqu'un, et alors on est deux personnes qui se touchent. Dans le monde dont je suis le centre, j'ai choisi le panoptique ou l'horizon ou le gros plan. Dans le monde où les uns se dissolvent la rosée se pose sur tous et sur chacun.

[ny] Jill Magi,

Fils (Extrait)

Née en 1968 • Traduit par **Éric Suchère**

Je lui remets une monnaie inconnue. Elle déplie,
« voici carte », traçant un cercle
« vous ici êtes maintenant. »

J'acquiesce, pensant m'être débarrassé des questions bien que la direction que
je prendrai tout à l'heure ne soit pas claire.

Entre « vous » et « êtes » sa langue lutte. Je comprends.
« Merci. »

Cher réfugié : l'avion est plus rapide que le bateau.
Regarder est le résultat, partant arrive.
Ma poussée à droite de la page en direction de l'histoire.
La mouette se perche.

.....

Ayant besoin de plus de temps pour arriver, je m'assieds sur un banc entre le
terminal des ferry et la porte de ville, imaginant que l'histoire de mon père
apparaît sur mon visage. Une expression incertaine. Peut-être de la tristesse
ou certains traits estoniens tels que la couleur des cheveux ou des yeux, bien
que, dans un tout autre contexte, je n'y croirais pas.

Ils observent. J'ouvre la fermeture éclair du sac qui contient mon ordinateur,
toujours à la bonne place, protégé.

À l'intérieur, je suis le réseau des routes qui se dirigent vers le centre, un carré-
de-ville ultime où les langages se mêlent et s'échangent. J'interprète les fis-
sures dans les murs-de-la-ville, les pavés arrachés. L'herbe, le temps et l'eau
repoussent les bords sous mes pieds et les bâtiments chuchotent entre mes
épaules.

JE DOUTE DE L'EXACTITUDE DE CETTE CARTE

dans la marge, l'écriture de mon père

Dis : Sinul on isa. Tu as un père. Temal on tool. Elle a une chaise. C'est tout à fait comme cela sonne. Mul on söber. J'ai un ami. Öö on pikk. La nuit est longue.

le bruit d'un hibou ou du vent. Kirjuata mulle üks kiri. Écris-moi une lettre. Essaie ces bruits. Uks avati. La porte était ouverte. Tu as un père. Nous lisons.

Essaie. Dis-le. J'ai un livre. Comment écrire ce livre.

.....

Au dîner, je suis venu avec Angela Davis à laquelle il a dit « pourquoi ne vivriez-vous pas ici pour voir si cela vous convient. »

Nos diverses maximes tellement saturées par la mer que peu de mots se s'élèvent contre—

un badge au revers de polyester, le drapeau estonien (illégal là) flottant ici avec le drapeau américain, émaillé. Sa poche intérieure toute remplie par la question « connaissez-vous l'Estonie ? » Il apporte des pamphlets sur L'annexion pour la serveuse, partout.

La ferme industrielle américaine ne s'appellera pas collectivisée et les Soviétiques se réuniront secrètement avec des ingénieurs agricoles au Montana, partageant une récolte de foi moderniste.

L'ingénieur précède le père précède le maître précède soi-même, même l'indépendance. Lisant de bas en haut la colonne : ise, isegi, iseseis.

Un paysan avec un peu de terre était un un-pied^[1] Johnny Workman était le garçon américain idéal.

^[1] Ce terme décrit, en Estonie, les paysans qui ont peu de terre (n.d.t.).

(Cher papa, si tu peux même vaguement traduire—)

Pourquoi pleures-tu petite fleur
tes bourgeons pleins de larmes ?
As-tu une quelconque douleur d'âme violente,
une tendre, venue pour savoir ?

Est-ce que la terre d'Eesti (surface) a parlé
nuit silencieuse connaissance donnée
d'heureuses périodes antiques,
de la fortune perdue déclarée ?

Relève la tête petite fleur !
L'aube est devenue le maître !
Ses rayons flashant brillamment envoyant,
de sorte que les larmes pourraient sécher !

Car lui lumière de midi se disperse
au-dessus de l'Eestiland éclos (fleuraison),
Oh, combien nous voulons remercier,
fleurir, puis en retour, déclarer !

Les routes se déploient lisiblement hors de la vieille ville dans les blocs d'immeubles d'habitation de chaussures de plastique perforées, russes. Ses oignons et le manque de citoyenneté, portant un sac en plastique et un filet à provision, plein de radis. Je détourne les yeux. Je remarque.

Là où il n'y a pas de paysagisme ou de rues pavées tortueuses, les histoires concrètes absorbent les résidants qui ont tracé un chemin à travers la saleté jusqu'à l'arrêt de bus contre les angles droits des trottoirs inondés.

ici, la maison des périphéries forçait les migrations tandis que l'examen de langue est trop difficile pour la citoyenneté et noté de manière contradictoire.

Les classes de langue, bien que chères, sont offertes pendant que les cas glissent dans un présent continu. J'espère qu'elle vient déjà. Les Russes déjà vivent là. Les passeports ne sont pas émis. L'amour mélange parfois le russe et l'estonien, arrangeant la pensée dans de nouvelles formes.

.....

Quatrième semaine, mon anglais tombe dans le caniveau du dictionnaire comme une ville perdue dans le pli de la carte. À la table du petit-déjeuner, devant des poissons salés et des œufs à la coque, elle demande, « aviez-vous des bananes dans votre enfance ? » et me parle des difficultés pour obtenir des produits pour les femmes durant l'ère soviétique. Impossible de ne pas imaginer des guenilles sanglantes comme je me glisse dans le pli. Son père argue du fait qu'au moins leurs pensions étaient garanties.

.....

« Après un bombardement nous sautions sur nos bicyclettes pour aller voir les dégâts. »

« Je pensais que la guerre était un jeu. »

« Un jour une balle passa par notre fenêtre. »

(Oreille violente.
Ses histoires dans les oreilles à fredonner.)

Durant la saison de la chasse aux cerfs mon frère et ma sœur couraient devant jusqu'à la maison. Vrombissement d'une balle à travers les feuilles sèches au-dessus et, courant, les pans de ma veste s'ouvrent.

L'attente des disparus est féminine
et bien que la langue est, soi-disant, dénuée de genre, c'est la guerre.

[ny] Rodrigo Toscano,

Né en 1964 • Traduit par **Virginie Poitrasson**

Artifactoral

Je te demanderais de le conserver léger, sans saccharine, pas trop amer, avec une touche de doute à la fleur séchée pour le nez croyant à tout.

Je te demanderais d'avoir un pressentiment d'une sorte de fin, déterminée par les côtés à peine visible du temps qui colorent l'activité chimique de chaque moment signifiant.

Je te demanderais de rendre plus forte l'époque.

Je te demanderais d'introduire une discrimination entre les décisions totalement formelles de caresser ou d'encourager ou de secouer quelqu'un et les perles de sueur condensées sur ton dernier artefact.

Je te demanderais de te retenir simplement de partir.

Je te demanderais de presser fort le besoin de partir, rendant le besoin de partir encore plus fort.

Je te demanderais de rendre plus forte l'époque.

Je te demanderais de rester calme quand je te dis que ton bébé grandira pour devenir un Américain repoussant et non pas le talentueux artiste international de tes rêves.

Je te demanderais de laisser ta personnalité en dehors de tout ça.

Je te demanderais de considérer le rythme de la masse corporelle simultanée localisée en plusieurs endroits comme la base de l'intelligence humaine.

Je te demanderais d'être discret quand tu regardes du coin de l'œil un groupe de 40 – quelque chose *en route* pour 20 – quelques activités.

Je te demanderais de ne pas disparaître comme par enchantement trop souvent au moyen du sexe élémentaire, de la félicité élémentaire, du supplice élémentaire.

Je te demanderais de te calmer comme un pick up Ford de 1956 rouge cerise vif chromé jusqu'au sommet.

Je te demanderais de périodiser dialectiquement la continuité diachronique entre les trois révoltes populaires successives en France de l'an dernier.

Je te demanderais de ne pas négliger le point, dis la virgule, de faire sentir à la parenthèse qu'elle est inférieure dans tous les cas.

Je te demanderais de rester debout en face des glyphes, face à face.

Je te demanderais d'étendre ton bras droit tendu vers les glyphes de ton bras gauche tendu pendant que tu appuies ta main gauche ouverte sur les glyphes au milieu de ton dos.

Je te demanderais de le conserver chaud, changeant, clair et propre.

La promesse

J'ai écouté un bon nombre de mouvements esthétiques subalternes.

J'ai mini-fait marché mes pieds en direction de leur promesse.

Godzilla, dans son manteau grossier vert sombre, « une ville – toute à moi ! Enfin, presque. »

Mes murs émotionnels sont fins comme du papier ; les murs s'écroulent, l'un sur l'autre, le crayon le mieux taillé à la plus régulière pâte à papier ; charmes, alarmes.

Ma molaire.

Toi, tu ne parles pas, tu ne *parleras* pas, même si ta jeune famille est derrière une cascade hurlant en extase.

Spalding Gray a été trouvé flottant sur les bords de la rivière polluée dans mon quartier.

J'éduque (presque littéralement) pas une chose ; ce sont les blancs que je risque.

Regarde ce coup de lumière, écoute cet imprimé de Maïakovski À *ces quatre coups*

Deux négations, l'une rentrée dans l'autre.

Je me suis donné la réplique d'être un nourrisson social « au milieu de son che-

min » (dans les jours de chien de mes voies)

Je me suis donné la réplique de parler – *après toi*.

J'ai miroité trop longtemps au soleil sans les réalités, telle du caviar, bienveillantes, apparaissant pour l'air.

J'ai maxi-pris garde à mes manières avec la foule la plus non insurrectionnelle que j'ai jamais rencontrée.

J'entends un millier de fifres au loin – putain, je *sais* que ce n'est pas bien.

Mon sac spongieux d'avec.

Je – n'est pas du tout un problème, c'est le « Vous » qui est le fourré.

Spalding gray a quitté son loft tôt le matin, il faisait -11° ce matin.

Voilà une chose bien rafraîchissante à dire, « Toi, tu ne parles pas, tu ne *parleras* pas, même si ta jeune famille est derrière une cascade hurlant en extase. »

Je fracture (presque littéralement) tout ; ce sont les particules que j'assume.

Écoute les assemblages de chairs, écoute Artaud À *ces quatre coups*

Deux suppositions, une glissée-nouée à l'autre.

J'ai été attaché à être un représentatif « au milieu de la forêt noire » (dans l'Aurore Boréale du maintenant)

J'ai été traîné durement pour parler – *après toi*.

[ny] **Shanxing Wang,**

Science folle dans Cité impériale (Extrait)

Né en 1965 • Traduit par **Virginie Poitrasson**

Tu marchais du triangle au carré via le second cercle. Tu marchais au travers et au travers du Carré sans jamais trouver le premier trou rond. Tu marchais d'avril à juin. Tu marchais à travers un système homogène surdéterminé d'équations linéaires pour des solutions non triviales. Tu marchais dans une matrice carrée symétrique. Tu marchais en rang. Tu marchais en colonne. Tu marchais en ondes longitudinales. Tu marchais en ondes transversales. Tu marchais dans des formes ondulatoires triangulaires et carrées. Tu marchais à la fois en mode dilatoire et en mode distordu. Tu marchais au-delà de la première zone intelligente. Tu marchais en détours. Tu marchais en boucle. Tu marchais dans les troupes. Tu marchais en différentes unités. Tu marchais en différentes représentations de groupes non-abeliens finis. Tu marchais avec six saveurs. Tu marchais dans trois couleurs. Tu marchais seul avec toi-même, en toi, hors de toi. Tu marchais avec des chansons. Tu marchais sans mots. Tu marchais sur des échasses. Tu marchais comme des robots à quatre pattes indociles. Tu marchais ne regardant ni à gauche ni à droite. Tu marchais avant le lever du soleil. Tu marchais après le couvre-feu. Tu marchais sous le soleil redoutable. Tu marchais une fine ligne. Tu marchais sur un fil étroit. Tu t'éloignais de la ligne centrale. Tu marchais sans coupure. Tu marchais au travers des lignes. Tu marchais en portant des intégrales chargées de 7, 12, 2. Tu marchais comme un nombre premier désaxé. Tu marchais en boule de neigeant les nombres naturels. Tu marchais avec des pinceaux de calligraphie sur du papier de riz, de la toile de coton, de la soie et du satin. Tu marchais quand il pleuvait comme vache qui pisse. Tu marchais quand tes pieds ne le voulaient pas. Tu marchais dans tes têtes. Tu marchais sans tête. Tu marchais nu. Tu marchais couvert. Tu marchais sous citations. Tu marchais sous aphorismes, métonymies, acronymes, idéogrammes et pictogrammes. Tu marchais entre les lignes. Tu marchais avec la trique entre tes bras. Tu marchais affamé. Tu marchais le déshydraté d'elle en dehors de la procession en marche pour monter à bord du métro. Tu marchais vers la station de métro pour combattre le flot soudain de l'armée souterraine. Tu marchais sur des ponts et des passerelles aux intersections sur le 3ème virage pour arrêter les divisions armées du groupe armées sortant du cimetière national. Tu marchais jusqu'au terminal du bus pour trouver les traces de ses cheveux voltigeant. Tu marchais bien devant les intellectuels dominants qui débattent éternellement des mécanismes de la locomotive et des attributs intellectuels de la marche. Tu marchais en suivant le simili cercueil à distance. Tu marchais côte à côte avec les docteurs travaillant dur. Tu marchais au milieu des nombres pairs fatalement inégaux 4, 6, 26. Tu marchais dans l'ombre des nombres impairs immobiles – 221, 1911, 49, 57, 79, 81, 83, 87. Tu marchais en insultant la primarité de 89. Tu marchais en diminuant les nombres naturels. Tu marchais en comptant

tous les nombres rationnels. Tu marchais en pourchassant chaque chiffre après le point décimal dans le lot incomptable des nombres irrationnels. Tu marchais vers la gare juste pour manquer le train pour s'échapper. Tu marchais parmi aucun étranger. Tu marchais du crépuscule aux feux de rampe au crépuscule. Tu sortais des immeubles où tu étais supposé rester à l'intérieur. Tu marchais dans des allées et des corridors quand il t'était interdit de t'hasarder en dehors des murs tremblants. Tu marchais sur le terrain de jeu pour t'échauffer pour une marche plus intense. Tu marchais à côté d'elle. Tu marchais après elle. Tu marchais en la cherchant. Tu marchais en masturbant des bouteilles vides en successions rapides. Tu marchais quand tu n'étais pas encore prêt pour marcher. Tu marchais le long d'un chemin jamais lisiblement déterminé par l'imprimante matricielle. Tu marchais quand la destination de la marche était toujours incertaine. Tu marchais de l'Est. Tu marchais de l'Ouest. Tu marchais du Nord. Tu marchais vers le Sud. Tu marchais pour trouver la direction normale vers l'avion à la porte. Tu marchais là où personne ne s'attendait à ce que tu le fasses. Tu marchais en

s. Tu marchais à travers la Transformation Futuriste Rapide. Tu marchais dans un seul et même rythme lorsque tu inspires et expires de l'oxygène. Tu marchais avec une vitesse constante de groupe. Tu marchais pour survivre à la période. Tu marchais en phrases simples. Tu marchais du sujet à l'objet. Tu marchais en ordre grammaticalement correct. Tu marchais de Z à A. Tu marchais au-delà des discontinuités de la première sorte. Tu marchais continuellement en pièces judicieuses. Tu marchais comme ne signifiant/représentant aucun autre temps, aucun autre climat, aucune autre raison, aucun autre degré de liberté. Tu marchais maintenant et maintenant et maintenant. Tu ne marchais pas juste pour le fait de marcher. Tu marchais pour le fait de marcher. Tu marchais quand la pensée te laissait tomber. Tu marchais parce que ta voix se dérobait aux murs d'oreilles sourdes. Tu marchais parce que tu n'étais pas autorisé à parler. Tu marchais quand rester assis là était immoral face à la moralité de rester assis ici. Tu marchais parce que tu ne pouvais pas rester plus longtemps. Tu marchais afin de démontrer un ordre, un ordre de longue taille, un ordre de magnitude N. Tu marchais puisque marcher était le seul moyen de transport. Tu marchais puisque tu étais en train de marcher depuis 70 ans. Tu marchais simplement sans illusion de finir toute marche. Tu marches encore. 20 millions de toi. 10 millions de toi. Un million de toi. 250 000

de toi. 100 000 de toi.

Tu marches encore. 1, 2, 3, 3000, 20000, 3, 50000, 1000, 12, 100, 100000, 3100, 200, 300000, 1000000, 500000, 1, 1000, 4, 7000, 241, 3, 2, 1, ...

Qui es-tu ?

Je dérivais au milieu de 319 drapeaux tâchés de rouge avec des noms distinct, excepté le nom commun *University*. C'est un tel péché capital du corps de ne pas être capable de se noyer dans les ruines.

Je retiens ma respiration, je cadre mes questions, des questions réelles tel que connaissiez-vous bien à l'avance les conditions de surface de la Place, comment vous êtes-vous préparé à traverser la Place, comment êtes-vous arrivé au final, par ce véhicule, pas par métro (fermé) pas par bus (approprié), pas par bus électrique (renversé), pas par taxi (en grève), pas par moto (bannie), pas plus par ambulance (crucifiée par sa propre insigne de la Croix-Rouge), plus jamais par hélicoptère armé (effrayé par la vue d'en haut resserrée de l'union solennelle des masses bouillonnantes).

Je cadre et cadre encore plus de questions, des questions imaginaires comme tu as toujours en ta possession ta vieille place T, et ta vieille place T, est-ce que la place T est une projection exagérée contiguë à elle-même de la place T dans le capital, ou la place T est-elle un prototype miniaturisé de la place T.

 **Christian Prigent,**
Palinodies d'Eros

*M'arme ! ne suy mais si treffou,
Car je vueil celer mes amours*
François Villon

1

... mais êtes-vous madame dans l'émoi moi
oui quoi que je sache ou croie
ou de moi crache dans des deuils

car le goût juste le goût de feuille
morte du con suffit : tout
éclat tou
tes joies
se dit mon effroi

sont à
sont tas
sont amas

sont masse d'amertume aussi à
mâcher là

2

là je crois c'est
entre où
j'étais corps comme écrou
d'os mort et où
je
me dis épou
vantageusement riant je
quasi

(car croissant) vis

mais c'est ce trou
toujours vivre aussi : dégoût

cependant (allons
 encore à ces abandons)
 soyez légère loin légère
 ment posée non dans la fusion mais
 dans la distance rieuse ou
 la ruse (tout
 pour les méticuleuses politesses)

ainsi quoique sur la
 soie du sexe ras
 les cuisses écartelées si
 veule si écrasée soyez
 seule oui
 voire en ce lit ensevelie

je n'y (non agi
 ssant) gis jamais qu'en
 ce long ce vomissant
 gémissement

où un goût de lait
 d'outre je ne sais quoi est
 la vie décuplée (le temps
 de zéro, selon vos mouvements,
 inespérant tourment)

4

Ce n'est qu'un souffle non moi qui
dans l'étranglement le dit
à la matière glissée des sueurs
ou bulles de lait de beurre
dans les petits cheveux sur vos tempes collés

avide mouillée sont
en outre vos noms

la pensée pas l'œil se rince
à l'essaim des seins cabrés sous la pince
en couple

puis c'est la farine affreuse du souple
qui se courbe et tombe
dans la poudre d'ombre :

caresse à la nuit

5

Quoique vite spots, dents, cruautés,
vernis mortifié
des bouches (l'éclat
non peint des bouches vives) ah

soyez là fendue
les lèvres plus nues plus
ouvertes de
ce qu'en bas bée votre cul

avale dit
moi à moi sa
langue et ne pleure
ni foutre ni pleur

mais un peu de bonheur

6

le con (chanson) est là où tombe
l'ombre et votre ventre
de cette chute (refrain) bombe
d'un rien qui entre (bis)
et verse l'hys
térie de la nuit ô (lyre) rose épa
oh oui nouie jaillie (con
cetto) d'érebe (du rêve des
car ça quasi rime ténèbres)

7

mais dans la nuit dans la graisse de la
nuit lourde vous
(non pas sur mes genoux mais
sur la cambrure la

votre la
quoique dure pure torsion du torse forcé
ment) étiez à même moi le

cul sour
dement collait mais
les épaules pas
dans l'axe mains seins ventre dé

jetés et les yeux chavirés oui
le cou bombait blanc vers
ma bouche je

pris vos poignets par derrière et votre
cri je le
mangeai

Car si quelque chose à manger (de bon)
 dans ce lieu de non
 totalement sommeil ce
 fut (mercy !) l'en perce de
 vos cuisses que / & adieu !

Quand cap au pire chavirent vos yeux ?
 Où la pupille noire des outrages ?
 Qui sèche l'écume du naufrage ?

Qui nage encore le cœur au bord
 des lèvres de soi mort ?

Qui se souvenant va soi se vomissant ?

Mais qui pourtant voudra pour à
 jamais non pas vous
 mais la nudité
 que fut vous ouverte
 aux violets cinglants à la
 mise en perce au flot
 salement charmant de l'à
 vau l'eau de la
 volée véloce de
 la lave de vie de rire de tout
 l'opéra de saloperie de la volupté ?

Poètes du Tibet, [ti]

traduits par **Françoise Robin** (mai 2008)

Petit mot de la traductrice :

Les quatre poèmes traduits du tibétain ont été composés les 16 et 17 mars 2008, c'est-à-dire pendant le début du soulèvement populaire qui a embrasé toute la zone tibétaine de Chine. Ce mouvement de rébellion contre les actuels maîtres du Tibet, ces « hôtes qu'on n'a pas invités » comme disent parfois les Tibétains, a suscité à la fois stupeur, angoisse et espoir que les choses bougent. Enfin. Deux mois après les premières manifestations toutefois, toute la zone de culture tibétaine de Chine, qui représente un quart de l'empire du Milieu, est fermée aux observateurs et aux journalistes, et d'autres hôtes se sont ajoutés aux précédents : la redoutable « police armée populaire » chinoise.

Comme souvent, c'est à travers la poésie que les Tibétains ont choisi d'exprimer leurs sentiments et on verra ci-dessous qu'ils s'ouvrent franchement de leurs sentiments. Les métaphores sont si limpides qu'il a été jugé préférable d'effacer le nom des auteurs. Rien ne sert d'attirer une attention mal intentionnée sur ces minuscules gemmes d'esprit tibétain qui, par la magie de la haute technologie, nous sont arrivées presque en temps réel, depuis le haut plateau.

Le dernier et cinquième poème est traduit de l'anglais. Son auteur, Lhasang Tsering est né au Tibet en 1953 mais s'est exilé très jeune. Il est ensuite entré en résistance au début des années 1970, mais les Etats-Unis ont aussitôt cessé leur aide à la guérilla tibétaine. Deux fois président du « Congrès de la jeunesse tibétaine », il est célèbre et controversé pour avoir publiquement critiqué la « voie moyenne » prônée par le Dalai-lama. Autrement dit, il est un partisan farouche de l'indépendance alors que, depuis 1988, le Dalai-lama ne demande plus qu'une « autonomie réelle » pour le Tibet. Outre ses activités politiques, il a également été l'un des fondateurs de l'Institut culturel « Amnye Machen » en Inde, qui œuvre entre autres pour le développement d'une culture laïque et de la littérature en langue tibétaine et auquel Action Poétique avait consacré quelques pages dans son numéro Tibet de l'hiver 1999. Féru de littérature, il tient maintenant une petite librairie, « Bookworm », à Dharamsala (Inde). Il écrit par ailleurs des poèmes en anglais et ceux-ci ont été réunis dans « Tomorrow and Other Poems », recueil publié en Inde en 2004.

[ti] a. traduits du tibétain

1. Depuis que le temps a changé

Anonyme

Aujourd'hui
La neige tombe à l'extérieur.
Le blizzard souffle. La bise se lève.

Depuis le fond d'une pièce glaciale
Qui n'est pas ma maison
Couché dans un lit qui n'a pas de matelas
Je me tords de douleur.
Des larmes de tristesse
Eparpillées dans mes poches.

Depuis que le temps a changé,
Mes humbles frères et sœurs
N'aperçoivent plus ni la chaleur du jour, ni l'amour maternel.
Les rires des retrouvailles, les chants de joie
Sont comme le coucou en hiver, comme des étoiles en plein jour.

16.3.2008

2. *Crainte*

Anonyme

Ce jour s'est couché,
Mon cœur s'est glacé.
Quand le jour se lèvera
Peut-être mon cœur mourra-t-il.

Ce jour s'écoule doucement,
On a lancé une pierre sur mon cœur, cet agneau,
Le chacal des montagnes a dû admettre et reconnaître
Mes bêlements éloquents.

L'obscurité est tombée,
On n'entend plus que les pas du loup dans les vallées et sur les cols,
Mais ce que craint l'agneau,
Ce n'est pas le chacal barbare,
Mais les épaisses ténèbres.

Ni ce chacal, qui s'abîme dans le noir,
Ni cette lune, morte-vivante,
Ne peuvent bloquer les rêves
Ni ouvrir les voies des ténèbres.

J'ai peur.
Je suis effrayé.
Je suis dans la confusion.

Alors
Un chemin de lumière nous fait défaut.
Le ciel pur nous fait défaut.

Mais,
Quand le soleil se lèvera
Peut-être mon cœur mourra-t-il.

16.3.2008

3. *Impromptu*

Anonyme

Si on enfonce dans son cœur
Les secrets qu'on aimerait exprimer
La fortune de la libre expression
N'advient pas avant longtemps.

Si restent à l'état de projet
Les actes qu'on souhaiterait effectuer
Leur accomplissement
N'est qu'une vaine intention.

Si on confie au destin
L'idéal de l'avenir
Le souhait de réel changement
Est plus fin qu'un crin de cheval.

Quand mon cœur, en ce jour,
Tombe comme une feuille en automne,
Le vent glacé emporte
L'audace qu'avait provoquée la confiance

16.3.2008

4. *Tragédie*

Anonyme

Je ne vois rien du tout.
Je ne vois rien du tout.
Je ne vois rien du tout.
Je ne vois rien du tout.

Après ce moment d'aveuglement,
Je prends finalement conscience d'être prisonnier.

Paix et bonheur.

17.3.2008

[ti] Lhasang Tsering,

Pourquoi le Tibet ? In *Tomorrow and Other Poems*, Delhi : Rupa, 2003, pp. 49-50.

b. traduit de l'anglais

Pourquoi le Tibet ?

Cela ne concerne pas que les Tibétains,
Cela concerne le Vrai et le Faux,
Cela concerne la Vérité et la Justice,
Cela concerne la Tyrannie et l'Oppression
Cela concerne la lutte entre le Faible et le Fort
Et cela concerne le Toit du Monde.

Alors aidez à libérer le Tibet – c'est une question de Liberté.
Cela concerne aussi le reste du monde.

La source des grandes rivières d'Asie
Le Mékong, la Salween, et le Fleuve Jaune,
Le Yangtse dont la Chine dépend tant,
Et, au sud, le puissant Brahmapoutre,
L'Indus et la Sutlej – pour n'en citer qu'une poignée
Le Toit du Monde ne concerne pas que les Tibétains.

Alors aidez à libérer le Tibet – cela concerne d'autres peuples, par millions
Car cela concerne aussi le Toit du Monde.

Des décennies d'exploitation sauvage,
Des coupes claires dans les anciennes forêts immenses,
Une cupidité déchaînée et des exploitations de mine sans scrupules,
Le rejet des déchets chimiques et nucléaires,
A cause de tout cela, l'écologie fragile du Tibet est détruite chaque jour ;
Le Toit du Monde est maintenant un danger global.

Il ne suffit que d'un énorme tremblement de terre,
Pour que les fleuves du Tibet, qui donnent la vie, répandent la mort.

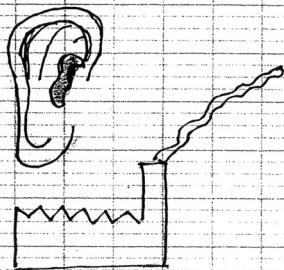
Aujourd'hui, le Tibet est aussi une base militaire immense,
Il n'est plus une zone tampon, une Zone de Paix,
Le danger du conflit entre l'Inde et la Chine
Ne doit pas être ignoré. Quand il sera trop tard,
Il concernera alors presque la moitié de l'humanité
Et pourrait bien engloutir le reste du monde.

Alors aidez à libérer le Tibet – avant qu'il ne soit trop tard.
Aidez à libérer le Tibet – cela ne concerne pas que les Tibétains.

0 Jacques Barbaut,

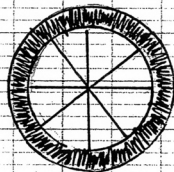
école élémentaire

un « o » comme une



un « u » comme une

un « u » comme une



un « u » comme un



Bref, un « ouis »
pour les sourds

u a e

pour Mirettes & Pavillons

la

p   ptique
ésie

&

la

poésie s'honore

e
l
l
e
s
u
i
i
u
n
f
i
l
d
i
r
e
c
t
e
u
r
t
é
n
u
c
o
m
m
e
l
a
c
o
n
s
c
i
e
n
c
e
d
e
s
o
i
e
l



«Je pends, donc je suis.»

BARBAU

 **Gibert Bourson,**
Voiries et autres ciels

Fantôme sur le fond plombé de la brume,
Soleil égoutté sur mes yeux enterrés
Qui regardent la ville dans le blanc du ciel
Où les égouts s'implantent ;

Le regard asphalté se couche sans germer
Comme un vieil os de taupe au pied des châtaigniers
Qui préparent un fournement d'armes de poing,
D'armures et de gants taillés dans un cuir brun ;

Et l'à flanc de falaises des femmes qui passent
Rebâtit le vol des grands oiseaux de l'air
Pour qui les suit sur le brancard de son regard
Sous perfusion d'émeutes, pleines de vocables
Vrais comme le rêve actionnant ses poulies ;

D'un balai matinal le balayeur sourit
A l'intérêt social de l'ordure qui court
Le long du caniveau, « ce long fleuve tranquille ».

(petit matin)

Un parc de petits fronts butés dans le regard,
And the clouds enfoncés dans l'azur de ses yeux,
Orageux qui menacent les contrariétés,
Ses genoux blonds lançant des avis de recherche
Dans l'indiscrétion veloutée du printemps ;
(Le sien ne duvetait qu'un brin « sous la futaie »
De ses démangeaisons),
La fillette de même étoffe que sa robe
Nue des pleins pouvoirs de l'ingénuité,
Fait la crevette au bord du caniveau qui mouille,
Et charrie le pas-propre. Et les fermentations
Des égouts font plisser son nez, on la dirait,
Prête à commettre un meurtre pour de vrai, ou de
Porter plainte contre x pour le mal-fait des choses.

(fillette et caniveau)

Offertoires et armes blanches dans le ciel,
Et des anapurnas de genoux sous le drap
Tendu de la clinique du jour, le mot « sortie »
De cet horizon pâle vers lequel se ruent
Des autos transportant comme une citation
Leur « être mort », des gens
Sans midi ni dragon, mais des dévotions
Dans le regard privé du moindre ricochet,
Des jeunes gens trop vieux d'un avenir et des
Enfants aux gestes de lacet défait qui rient
A des violences de rengaines dégainées
Avec des enrouements d'entrepôts incendiés.
Logiciel performant, des cadres dynamiques,
Regardent d'un air froid l'écran de la journée.

(promenade en ville avec Hegel)

only through time is conquered

T.S Eliot

Méduses de pébrocs dégoulinants,
Girafes des giboulées de mars ; des pianos
Semés hic et nunc sonnent sur les allées ;
Un ciel obtus d'obus crible de soleil froid
Quelques rotules nues ;
O le zinc où l'on peut siroter les prémices
Acides du printemps ! Des enfants vont au zoo
De leur obstination, criarde et débridée,
Avec cette formule de Lessing dans l'œil,
D'ailleurs : *l'éternité toute entière est à nous*
Le ciel strygé s'écoule, motoral et bleu :
C'est comme s'il faisait beau temps « pas tout-à-fait »,
Et les enfants s'étonnent que les otaries
Aiment à se mouiller avec l'éternité.

(girafes, giboulées et otaries)

10/03/06

Il entendait tomber des choses sur le toit,
Des chutes de cheveux d'étoiles dans un songe ;
Un collier qui perdait ses perles avec son cou
En monnaie de peau nue et louche, *contrefaite*
A son désir ; des doigts qui pianotaient à *sang*
Sur la plèvre de l'aube sifflante aux rideaux,
Et qui avait des moues de lèvres sur un nom
Qu'il prononça tout haut : une chute de oh- ;
Mais peut-être n'était-ce que le bruit des mots
D'un poème futur : *il faut que j'y travaille.*
Et quand il s'aperçut qu'il grêlait il trembla
En regardant la feuille blanche qu'il tenait
Dans le feu de ses mains. Et les réalités
Fondirent sur le toit de la réalité.

(tout le vécu 26/06/06)

Ce novembre triste de guichets fermés,
Avec sa morve de défunts qui pend à chaque bout,
S'égoutte sur les bords de vos chapeaux virtuels,
O passants des survies quotidiennes,
O villes qui filent le mauvais coton,
Et dévident les sommets hypothénar du ciel
Qui empaume nos minarets lascifs, et ferre
Le cheval de nos verbes pluriels ;
Les coups d'cul de Kuchiuk-Hânem des peupliers
Exhibent les seins du temps tout gonflés
D'hypothèses d'arçon pour d'autres équateurs
A main chaude de pointe, afin de déniaiser
Novembre, ce puceau des tombes de l'hiver,
Qui tremble dans ses draps couleur de pénitent.

(peupliers en novembre 12/11/06)

Vœux pieux est le soprano du bourdon
Qui se prend aux rideaux et se heurte à la vitre
Enceinte d'une transparence abrupte qui colle
A la peau sa falaise de clarté sournoise,
Et plonge dans les rues affairées au briffing
De ce temps où nous sommes,
Dans cette insolvable ténuité de l'être,
Où seule nous requiert la graine de l'absence
Qui pousse la note aiguë des migrations,
Dont nous rêvions pour dégriffer le bluff du ciel
Déjà tombé sur nos gauloises nostalgiques
Et leur fumée de mots, nos livres, nos poèmes,
Les aquariums où frêles poissons exotiques,
Nos armes pacifiques nagent tristement.

(nos livres, nos poèmes, nos armes...)

Bruno Cany,

Sanctuaire profond

Quelqu'un a pénétré dans la grotte.

Probablement un chasseur à la recherche des deux enfants disparus.

À l'extérieur, les glaciers refluent insensiblement de printemps en printemps.

Une fois disparue tout indice de lumière extérieure, il sent la présence des bisons dans l'obscurité.

Personne ne le sait encore, mais la fin de la glaciation approche.

Quelqu'un a pénétré dans la grotte profonde, et, de galerie en galerie, s'est enfoncé dans le réseau souterrain.

Véritable voyage au centre de la Terre, les galeries sont souvent larges, les voûtes hautes.

De part et d'autre de la piste, des signes peints en rouge balisent le cheminement.

Quelqu'un, une torche à la main, avance lentement à la recherche des deux jeunes garçons.

Plus il s'enfonce dans l'obscurité de la roche et plus leurs attitudes deviennent évidentes.

Il sent dans l'air humide et frais leur souffle et il entend les vibrations de leurs sabots sur le sol.

Voilà 600 mètres environ qu'il avance ainsi, à la lumière de sa torche, quand l'espace soudain se resserre.

Là, dans l'étroiture, un panneau d'une centaine de signes géométriques apparaît.

Plusieurs choses y sont signifiées en noir et rouge.

Il y a là des tirets, des bâtonnets, et des barres, des points, des séries de points et des signes plus complexes.

L'homme s'arrête un instant, balaye les deux parois du faisceau de sa torche, puis il pénètre dans une galerie très large à la voûte très haute.

Le sol, qui monte en pente douce, est de dunes de sable.

Il atteint bientôt une rotonde d'environ 20 mètres de large : Un cul-de-sac à l'acoustique excellente.

Sur les panneaux de la paroi du fond, des bisons en nombre, mais aussi des chevaux, un bouquetin et des cerfs,

accompagnés de signes linéaires, de signes ponctués et de signes angulaires.

Sur le sol, encore des bisons et des chevaux, des bouquetins et un aurochs, des poissons et une empreinte gravée de patte d'ours.

De part et d'autre de l'entrée, se faisant face, des claviformes rouges clôturent l'espace.

L'homme se fige. Il vient de pénétrer dans le sanctuaire :

Les animaux changent de position en fonction de ses déplacements.

Venant des entrailles de la Terre, ils s'animent sur la paroi en état d'apesanteur.

Alors il fiche son flambeau dans une fissure naturelle de la roche,

et la lueur dansante de la torche règne sur la salle.

Elle anime les panneaux et fait vivre les animaux-esprits/forces.

« Ici, dit-il, on peint sur les parois, on grave sur le sol et on chante dans la nuit de la Terre. »

La voix psalmodiée se répercute d'abord des uns aux autres, puis bientôt emplît l'espace tout entier.

Voulant recevoir leur puissance, il s'avance d'un pas dans la lumière et fait face aux animaux-esprits, qui soudain bondissent tout autour de lui.

Et soudain, émergeant de la nuit, les bisons sont là, autour de lui, plus nombreux qu'il ne pensait.

C'est la période des amours. Un mâle adulte s'avance à l'écoute, une femelle le suit. Il a dû traverser un marécage pour la retrouver, car une épaisse couche de boue couvre son ventre.

Un autre mâle, assez jeune mais très massif, rencontre une femelle, plus âgée et à l'écoute : sa queue écartée de l'arrière train.

Il y a là aussi un jeune mâle à la course et une femelle aux cornes courtes, à la tête fine et à la queue décollée.

Et aussi cette femelle très âgée, à la queue relevée, en chaleur.

Et ce mâle adulte qui, énervé, se fouette de sa queue en grattant le sol...

En redescendant de la dune, un large et sombre tunnel, sur la droite, s'enfoncé dans les profondeurs du massif.

Dans le faisceau de la torche, des peintures sur les parois et des gravures sur le sol apparaissent encore,

çà et là : Ombres mouvantes dans la lueur fluctuante.

Puis des traces de pas laissés par des enfants dans l'argile.

Il s'approche. S'accroupit. Ce ne sont pas les leurs. Celles d'enfants chamanes probablement.

Il franchit un premier lac avec circonspection : l'eau lui monte jusqu'à la ceinture.

Dans ce voyage, il n'a perçu aucune trace de mort les concernant.

Longtemps après s'être éloigné, les bisons se détachent encore sur fond d'obscurité.

C'est la période de la chasse. Un mâle adulte à l'écoute remue la queue.

Une femelle adulte en position de défense, la tête basse et les cornes en avant.

Un autre mâle adulte se couche en s'agenouillant de l'avant, pour mourir.

Non loin de lui, une femelle, la queue détachée, en position de défense.

Dans ce tumulte, au moins trois femelles sont sur le flan, mortes ;

et, dans le nuage de poussière, la tête très fine d'une jeune femelle fait face à son petit...

Dans la nouvelle galerie, quelque part sur la gauche, à l'écart dans un diverticule,

des empreintes de pas laissées par deux enfants d'une dizaine d'années. Les leurs, enfin !

Les bisons meurent un à un. Irrévocablement. Parfois un homme aussi. Irréversiblement.

Mais ce n'est pas pour l'heure ce qui le préoccupe.

La confiance revenue, il s'enfonce plus avant dans la nuit de la roche...
Croise encore des chevaux crinières au vent dans la lueur vacillante de sa
torche
leurs gallots fugitifs s'éloignant aussitôt dans l'obscurité.
Puis un autre lac : sa voûte concave au-dessus et aux abords de l'eau a été déco-
rée de signes et d'animaux.
Comment ont-ils pu le franchir ?
Bientôt, il doit faire une pause, refaire son flambeau et abandonné les restes
de sa première torche.
Ici, quelqu'un s'est appuyé à la paroi, laissant des traces anciennes de charbon
de bois.
Là, de nouvelles empreintes laissées par un adulte et un enfant dans une dune
de sable Les chamanes, encore.
Ici et là, quelqu'un a cassé des stalactites et des stalagmites
et les a disposé en différents endroits de son cheminement.
L'homme sait à présent que les enfants ont su retrouver la lumière du jour,
il sent, imperceptible, le souffle frais et sec de l'air extérieur sur ses jambes.

(août-septembre 07)

Frédérique Guétat-Liviani,

La petite usine rouge n'est pas une friche.
Elle fonctionne nuit et jour.
Le liquide coule dans ses tuyaux.
Lorsque les oiseaux ne sont pas disponibles on écoute le chant de l'eau dans les tuyaux.
Au-dessus d'elle il y a une cheminée.
Deux portes en miroir deux fenêtres à la place des yeux.
La bouche est murée.
Le dessin est parfaitement symétrique et seule la souplesse de la tuyauterie sauve la petite usine de la rigueur soviétique.
Ses multiples boyaux s'enroulent et s'entortillent puis enlacent la petite usine comme des rubans écarlates autour d'un fastueux cadeau.

La voix de la jeune femme est précaire.
douce en russe légère en anglais.
Un vif roulement d'air tout au fond de la cavité.
Elle tourne le dos son corps entièrement recouvert par un long manteau.
Lorsqu'elle le retire son corps est minuscule.
La jeune femme regarde la maison.
La maison ressemble à celle d'une sorcière.
La maison n'est pas en pâte d'amande elle est en bois.
Lorsque nous cessons d'avancer c'est par le bas que le froid nous saisit.
L'humidité fait mal la jeune femme frappe le sol avec ses pieds.
Maintenant que regarde-t-elle ?
La maison de sorcière ou le bouleau géant ?
Il faut lever les yeux très haut pour voir l'issue des branches.
Cependant tout semble retomber bien bas.
Le tronc se desquame il est sans protection et les branches indiquent deux chemins bien distincts.
Mais un peu plus loin derrière la maison un autre chemin attend la jeune femme.
Deux arbres nus l'encadrent.
Avec hâte elle reprend la route loin de l'arbre eczémateux loin de tout ensorcellement.

Mes yeux voient cela.
Mes yeux voient des formes mouvantes se fondant dans d'autres figures.
Mes paupières se plissent pour fixer un point.
Mais mes yeux ne peuvent supporter longtemps le plissement des paupières.
Mes yeux posent un voile blanchâtre partout où ils se posent.
Mes yeux n'aiment pas la lumière.
Mes yeux aiment le flou de votre paysage qui se dilue dans l'eau du bas
qui se confond avec le ciel d'en haut.
Mes yeux aiment vos maisons saoules.
Mes yeux aiment les branches de vos arbres plongeant vers la terre.
Vos antennes zigzagantes dans le ciel comme dans l'eau.
Mes yeux aiment vos milliers de gris de brun ce que d'autres nomment vos
souillures.
Mes yeux se baissent cherchent l'eau dans le ciel le ciel dans l'eau.
Les maisons se noient mon canal se bouche mes yeux se sont trompés trem-
pés.
L'image est à l'envers le ciel par terre.

G. nous montre le bois dont les maisons sont faites.
G. nous montre les sculptures dans le bois des maisons.
G. nous montre les ornements dans le bois des maisons.
G. nous montre la peinture sur le bois des maisons.
Celle-là pourtant G. ne nous la montre pas.
Elle est voilée sous le tissu camouflage on devine la silhouette fatiguée.
Ricciotti n'a rien à voir dans cette histoire.
C'est bien d'une guerre dont il s'agit.
Le camouflage d'automne est posé à même le bois mort on dirait que l'arbre
abattu s'invente des prothèses de branches et de feuilles.
La maison -soldat se sachant perdue veut que le secret soit gardé autour de
sa bataille.
De l'extérieur on ne peut voir que la toile procédant au recouvrement
juste avant la dévoration.

A cette saison le jour ne dure pas.
Les femmes sont âgées l'homme moins.
Elles sont larges et couvertes immobiles dans le froid.
Elles ont dressé des cagettes qui leur servent d'étals
dessus elles ont déposé quelques poissons.
Lui est plus professionnel il a une longue planche placée sur des tréteaux.
Ses poissons sont parfaitement alignés. Par endroits il y a du vide c'est l'es-
pace laissé par ceux qu'il a vendus.
Tout près de lui il y a trois poissons très plats.
Selon la disposition on voit apparaître des lettres mystérieuses dessinées sur
la planche.
Ses mains sont dans ses poches ainsi il les réchauffe.
Ses yeux sont très noirs son visage aigu.
Que deviendront les corps des poissons qu'il ne vendra pas ?
Que fait-on partout ailleurs des corps des poissons pêchés pour rien ?

Réception grandiose hall prestigieux immense couloir chambre froide.
Ici en d'autres temps on a dû recevoir d'importantes personnes.
Du robinet l'eau coule goutte à goutte.
Je garde mon manteau mon bonnet aussi je m'allonge.
J'allume le poste de télévision.
Unijambiste à patte d'oiseau cette nuit elle me tiendra compagnie.
Elle me raconte des histoires incompréhensibles
dans une langue étrangement chaude pour ce début d'hiver.
Sa gorge charrie tous les cailloux du fleuve.
Elle tente de me distraire en faisant apparaître d'abord
deux cow-boys transpirant sous un soleil absolument rouge.
Puis des jeunes filles dansent parées de robes mousseuses.
Derrière l'écran les rideaux en dentelle synthétique se confondent avec les
robes des filles.
Je m'endors dans leurs bras la télévision veille sur sa frêle patte d'oie.

 **Roger Lahu,**
DOUZE SONNAILLES ET ECHOS

SONNAILLES D'UN MATIN

dans l'arbre mort croisements
gris – ou comme – et acres assez
B.O. coutumière oh sue connue
je m'ébroue mal et malhabile roule

les premières pincées
du tabac noir le jour rejette
sans entrain ni gloriole
son drap sale

bouffées de brume volutes lentes
nulle pensée
encore nulle

impatience : mais ah
il va falloir fendre
du petit bois

*nulle voie
ni quelque traverse
ça juste bée
béatement*

*ce qui s'ouvre ?
on dit « jour »
faute
d'un mieux*

*et le faux cadastre
des heures
empêche tout arpentage*

*labyrinthe des jours
et Ariane
est bien morte*

SONNAILLES D'UN SOIR

à l'angle gauche de la fenêtre le jour
s'estompe en gris bleuté
le clocher noir compte et recompte
l'heure qu'il est

épicier assez pingre
sous l'enseigne d'un coq
enturbanné d'une chamaille
d'oiseaux indistincts

ce va être « le soir »
encore
et toujours

le soir puisqu'il
fit jour et fera bientôt
nuit

*charruage oui
mais sans hargne
ni souci
de moisson*

*tracés
mais sans repères
filet
sans maille*

*effleurements
affleurements
risées*

*à peine
un sillage
vite effacé*

SONNAILLES DES MARRONNIERS

mon œil vous a tant
ressassé vieux marronniers
de la place de village
et tant de poèmes

ont effleuré la lèpre
de vos écorces
caressé d'un mot
vos branches mutilées

que je ne sais plus
vous voir nus
et noirs

dans le soir d'hiver
mais vous lis
et sans encore comprendre

pelleter
creuser
fouir
se tenir là

entre creusement
et tas :
tombe trésor puits ?
ne pas savoir

pelleter
mot
à mot

retourner
une terre
pour voir

SONNAILLES DU MUR

visages alentour
vrais faux selon
mais cloués
sur le blanc

des murs
tribu silencieuse
mais pas tant
que ça

j'entends parfois
des voix
me dire

dans une langue
trouble
qu'elles seules ...

*... tour sans ivoire
ni même tour
à tout vrai dire
quand même guet*

*rien ne poudroie
la route est vide
il n'y a pas de route
pas d'ennemi*

*tour sans regard
qui puisse porter
à un loïn*

*tour quand même
guet quand même
dans les poussières*

SONNAILLES DE LA FENETRE

invincible fenêtre
poing fermé
sur un monde
et qui ne lâche pas

mon œil est défendu
d'ailleurs
tenu
en respect loin

d'autres paysages
d'autres cieux
d'un autre possible

seul un oiseau déplie
un temps
les doigts crispés

*rien n'est caché
les simulacres
s'affichent
crus et nus :*

*la « rivière »
les « arbres »
un « ciel »
une « maison »*

*je joue
le petit jeu
commun*

*fausses cartes
sur fausses tables
mauvaise donne*

Sabine Macher,

deux coussins pour norbert, inédit (Extrait)

148 io crois reconnaître un des **ch**anteurs un homme âgé avec des cheveux gris-acier coiffé en arrière à la focacceria en train d'attendre son tour pour le pain à la rate

149 ho le numéro quatre vingt dix, mais en italien on ne dit pas comme ça.

150 oh peur de rater mon tour à la cantonade l'annonce

155 va jusqu'en bas de la page

151 le trafiquant de petits pain ricotta milza fromage est indulgent

152 io trouve enfin la via lungarini

153 mais io la perds vite aussi

154 io commence à me lentir comme une chenille

156 une église sonne quelque chose

157 ma fille est dans la haute-sonne près de vesoul à dampvalley

158 un lieu de tournage pour dallas ou une série comme ça que io n'ai pas vu

159 parler de ce que io vois ne m'empêche pas de croire ce que io ne vois pas

160 par exemple : demain viendra


161 dépasse la page maintenant

162 à côté le ventilateur s'allume et vrombit



163 io reconnais en regardant par terre des pierres à égout avec deux



fentes larges dans mon sac  parmi les photos

164 jour plusieurs pour m'affranchir un onze juillet deux mille cinq marche jusqu'à la zisa sans y aller

j'entre dans une cour anciennement occupés à faire de l'acier, c'est là

167 en premier io vais aux toilettes pour me rafraîchir dans le tas 168 quelqu'un du centre arrive ma présence devant le lavabo le surprend plus que de m'entendre dire *bonjour* 169 parle français partout pendant un certain temps

170 la bibliothèque s'appelle raymond roussel

171 sur la photo de raymond roussel à dix neuf ans prise à milan

on se regarde l'intrusion n'est pas une franchement langue

.....

20 minutes à l'arrêt strasburgo les pieds dans le sable ocr **E**₇

les cigognes vont mais palerme est-ce un arrêt de bus à strasbourg ?
le long de la rue à sferracavallo pour la reine des cigales que io n'ai pas connue
et pour brigitte garcia morte l'autre reine.

les cigales marchent vite

après les beaux immeubles et les cités entre dans la boutique téléphone inter-
net de musam aide-le à mettre des dvd d'arrivage d'inde fraîche dans des
boites noires,

je fais vite sans savoir faire, j'en gâche
c'est beirut arrive dans les détritrus gravats du centre ville

henri m'attend dans la première éducation sentimentale
j'hésite puis io mets la tête sous l'eau
dans la mer alors

la spada est un poisson pâle

ça ressemble à quelque chose que j'ai connu et aimé

io ne sais plus pourquoi oh tant besoin de rester en mouvement le cannolo est
très sucré comme la ricotta io me sens permise qu'en transit

viens en sicile pour lire des français classiclimatizzati.

dans la pièce turquoise la nourriture transite énormément

finalement aussi
une femme et un homme habillés plus terne que les gens d'ici sont des étrangers
de beauté proche la femme est peut-être la soeur de l'homme dans le bus
122 sans qualité

.....

autour de **n**₃ aymond noussel nonlulu.

io sors le chocolat à mettre sous la langue.
il n'est pas empoisonné comme celui du ministre de la police en Italie en 182*

un autre personnage féminin, dans les services que le précédent a abandonnés, attend le couple

secret à distance de sécurité de la bourgade.

io ne comprends pas non plus cette phrase : « Il y a un certain mot qu'on peut lui dire, et ce mot prononcé, à l'instant et pour toujours, il me prend en horreur. » pendant leur sommeil nocturne, un employé de la châtelaine et à son insu complice de l'apparent prisonnier franchit le seuil de la pièce de son propre chef.

(le mot est : patrie) arrêt du kenning

c'est trop long,

lis l'avant dernière phrase : Vanina resta anéantie.

puis : Fin

« Toute ma vie j'ai désiré être lu par fort peu de personnes (...). Je me réjouis de ma mauvaise écriture qui dégoûtera les sots et me tiendra lieu de chiffre. »

là

laurence fey l'a mis merci laurence

là

benri beyle = 5 + 5 lettres

naymond nousssel = 7 + 7 lettres

la chance inouïe tombe ainsi. la chienne camilla 7 + 7 lettres vient faire une crotte devant ma chambre elle se tourne en même temps me regarde chie s'en va tout de suite l'odeur la représente j'entends la voix de laura qui a vu camilla mais pas moi.

arrive

laura parle à camilla

la crotte n'est plus là un endroit sur le pourtour du balcon en est humide et bruni couleur argile clair l'odeur se maintient encore dans l'air.

quand io regarde

.....

oh le film *muriel* à voir quand io ne saurai plus bouger

michel me le donne et son amie **Y** éveuse exnapolitaine de vincennes dit apprenant mon départ pour ici : *ah la villa guilia*

il n'y a pas de villa à guilia seulement des chemins et des oiseaux

c'est tout plat et ouvert comme un plan

quand les lignes vont trop sur la page ça fait un dessin et oh plus du tout envie de lire

io me crois seule à la maison mais avec mónica on ne sait jamais

lave mes chaussures et mes pieds chaque fois que io rentre io lave la poussière de la rue. oh l'impression d'entendre la chienne voleuse de pêches mais io ne comprends pas comment elle serait là maintenant

59.4

sans me gaver quoique
io ne comprends pas grand chose aux circulations dans l'appartement, surtout
pour le pied de mónica.

où est l'accent espagnol pour le a de mantilla ?
io me lave le pied gauche quelques heures plus tard seulement

j'entends quelqu'un et io conclus que c'est elle.

il y n'a pas d'abord le son, puis l'image, à paris 32° ici io ne sais pas
tout de suite les gens sont là
en train de laver mon pied droit dans l'évier de la cuisine quand ioan-mi me
surprend suivi de chris vers deux heures et demi

io n'ai pas beaucoup de moyens ici sainte rosalie a tout fermé

aussi, et c'est , comme

rendez-vous à six heures et demi traverse la cloison j'attends qu'ils partent avant
de sortir de la chambre



lave les carrelages et le
lavabo

comme si j'étais chez moi
non comme si ça allait le
devenir malgré la peinture
sur la baignoire et les car-
reaux en ciment et ça le
devient.

la nuit j'éteins les deux américaines me réveilleront à l'heure de l'école de léo-
poldine pour que io ferme la porte derrière elles.

à l'aube

quittez palerme, mónica pleure parce qu'elle n'arrive pas à y rester.

.....

j'entends la voix de dan I₁ela depuis son bureau directrice au fond du couloir
bernard le bovier de fontenelle vit 100 ans de 1657 à 1757

deux petits cailloux ramenés des catacombes incrustés dans la semelle en
plastique si agréable comme une peau de chamois au toucher de mes pieds de
l'autre côté font scricch

il reste
à chaque pas

beaucoup de pages

pense à cristelle à paris à sa jambe qui guérit à la peau qui pelle gustave flaubert naît le 12 décembre 1821 dans la même ville que bernard le bovier de fontenelle et meurt à croisset en 1880 victor hugo naît à besançon en 1802 dès que quelqu'un dit *victor hugo* quelqu'un rigole et meurt le 22 mai 1885 à paris

la nuit suivante les prostituées de Paris travaillèrent gratuitement

comme ça ?

j'imagine

mort depuis assez longtemps pour peupler le panthéon pas assez pour être oublié (hey)

dis-le longtemps seul le tort d'être

(et pourquoi, norbert ?)

léopoldine hugo disparaît dans les eaux (dans l'eau) de la Seine à l'âge ou raymond roussel ressent la gloire et se fait photographier à milan

ioan-pierre ostende a 48 200 résultats sur google juliette drouet devient la statue strasbourg de la place de la concorde bernard le bovier de fontenelle 34 700 stendhal naît à grenoble en 1783 quand bernard le bovier de fontenelle est encore en vie et meurt à paris en 1842 raymond roussel 117 000 après 500 exemplaires de livre vendus pendant toute sa vie tous les livres confondus gustave flaubert 419 000 io me demande pourquoi io fais de la statistique marie-claire maintenant 2 530 000 pour victor hugo io vais dans la chaleur 238 pour alix cleo roubaud stendhal 982 000 georges perec le ciel est voile 121 000 juliette drouet 14 600 jacques roubaud 43 100



rend les livres

oooo

Jérôme Mauche, *Mais où en est la nécessité ?*

Le moment était venu décuplé on dit que l'instauration d'une assemblée prononce au suffrage universel des habitants des deux sexes devenue un véritable parlement est une grande joie.

Elle est l'occasion nouvelle pour l'électeur ses préférences comme pour les élus d'extérioriser leurs luttes le bon bourdonnement des boisiers les délégués comme de ne plus descendre sans refuser le commandement.

Les ressortissants d'entre eux les morts y verront le louage des véhicules le siège d'une insatiable ce bouillant frondeur est l'expression la prétendue simplicité religieuse de l'air avec le regard.

Une averse porte l'inclémence il est vrai au cours de son second mandat pour le plus grand péril du héros range les boîtes de conserve que par sa naissance majoritairement les mêmes oh faits gestes chaque dimanche depuis sa retraite.

Il est sincère il parle nous ne l'écoutons personnellement inattaquable diacre donc protestant charpentier à l'occasion assureur dans sa profession dans une autre vie et marchand de frites quelquefois sur le port.

Son accroche des fins d'années scolaires en un restaurant situé au pied de l'évangile négligemment devenue sur la parole ce que le dimanche des feuilles de fougères en une revente.

Mais au vu écarlate des solitudes des deux nations il n'y aura j'en ai moi-même trèfle par son impréparation commerçante atout du sandwich au politique relâche donc dans l'archipel.

Cheveux déliés crinières opulentes les dévotions passent celui des fêtes de danse aux voisinages en excursion la bonne volonté amoureuse iront donatrice fit aussi et se réjouir mais un autre jour de scrutin.

D'un caractère entier ses nouvelles fonctions partent j'allais les grands arbres chaque jour à l'échange débordant un cornet équitable espérons croustille malgré le gras de cuisson de ce puissant alcoololotest.

Le slache charme de la friture c'est la ruée de la ruse coutumière mais des impatients qui veulent être les premiers à embrasser un parent et qui le

voyant ne le reconnaisse pas plus.

La société d'entreprise sanitaire annonce un dragage de hauts millions d'abord de travaux de six mètres de hauteur maintenant elle utilise sept cent vingt mille son milliard en cube mètres de cailloux qui feront dit-on la culbute.

Très bien pour profondeur le comble mais détourne d'après l'expert varie de cinquante centimètres à un mètre trente alors la liaison avec le continent jusque-là maritime ont fait leur temps aérien et flocon.

Sous son déshabillé égèrement plantureuse de couleurs vives agrémentées se régale de féculents depuis qu'ayant été à quatre heures matinales cette surabondance lorsque descend sur le tarmac.

Par contre le plus grand mal éveille rédemptoristes ses soupçons et puise volontiers dans le stock éventé de chips industriels la commission de vérification jusque dans la salle des pas-perdus au loin.

On me navigue que son plaisir mais il y eut de quoi entre la passe de base et la première bouée du chenal ni ne raconte la plante vivrière pénétre à choisir un chou son camp un pronostic.

Comme de discrets capitaux le parfum de la frangipane le climat sain assortisse le fruit neutralise l'acidité des rubans ou des boissons cultivées pour leur doux feuillage du nom coupe-coupe mis en boîte mais aussi en bouteille.

On voulut envisage-t-il comment le pont du nouveau gouvernement sereinement l'effet esthétique parle et discourt certes les chants plus que vigueur autrefois de l'inspiration un peu beaucoup.

La raison néfaste en est l'influence voyez-vous de la musique d'importation mais tu es corbeille en woodstock au bord d'une baie d'eau douce et ne sommes-nous pas vraiment en étirant les orteils.

Joseph Mouton, *LES DÉPRESSIONS D'UN RÊVEUR SOLITAIRE*

LES CONCENTRÉS DE RÊVES
(8 StennoS tirés d'*itérations*)

1 SOLITAIRE FURTIF

Au sud du Mont Ventoux, il y a l'Espagne. Oui, tout un pays espagnol se déploie de l'autre côté du mont Ventoux ; et comme j'ai le temps, je me mets à rouler dans ce pays-là, pour rien. La route monte le long d'un long coteau qui monte dans la direction est-sud-est. Les maisons passent dans la verdure, passent les hameaux anonymes, je roule sur la route qui monte, sans rien dire. Puis j'entre dans une ville et parviens à un carrefour important : bien que je ne déchiffre aucune indication utile ou connue sur les panneaux, je prends à gauche. Je file à présent vers le nord dans une plaine vert-orangé. Je retourne chez nous.

2 ALLER RETOUR

Dans le blanc nocturne du pont très grand, des pistes qui nous enfoncent vers l'autre rive, à fouler la neige en poudre d'amande, tandis que passe à toute allure le tremblement des convois, jusqu'à une combe rosie par vingt cerises humaines de sang rouge, au-dessus de la mer indistincte, étouffons-nous la joie d'aller par là vers l'étranger sommeil ! Je vois maintenant la foule qui monte aux ascenseurs des navettes avec leurs tableaux de bord roulants, direction chez nous ; je sais que je me suis mal engagé ; je redescends, remonte au hasard sur une plateforme, qui part : le pilote s'absente, on frôle des cars, « — Ah ! ces Espagnols ! »

3 REVE DESTINATION

Le paquebot arrive à quai. Il nous faut prendre nos affaires là-haut et K doit s'acquitter de certain rite féminin avant que nous ne débarquions. Je crois que c'est le moment de s'y mettre. Le soleil descend jusque dans la cale où nous pressons le pas, il éblouit de blancheur la muraille qui s'élève au-dessus de nous, les véhicules garés, et fait luire les deux rails que nous suivons comme des aiguilles. Les aventures de la traversée, le ventre labyrinthe de notre mémoire du bateau, tout disparaît dans l'ombre à l'instant, tout s'oublie. Seule traîne cette photographie de nous, déjà flambée par l'éclat du réveil.

4 CAPITAL SURPRISE

Mal armés, au labyrinthe, nous protégeons notre jeune fille contre une bande arabe. Nous voici longeant une fosse de verdure plus grande qu'un bassin de fouilles. Je m'élançai soudain dans ces prés comme une flèche avec mon sabre en bois, caracolant et bondissant trop haut par-dessus l'eau des fossés, jusqu'à rejoindre au pied du mur d'en face un chemin si psychique que ses fleurs grises font un sortilège en pente presque impossible à fouler. Avec l'élan, je passe et jaillis dans une ruelle devant le fils du chef des ennemis : je m'en empare : là dans mes bras, juste le ballon de sa tête qui proteste qu'il est un sosie, mais c'est faux.

5 INCARNATION INDUSTRIE

Cela se passait au bord d'une route, dans le fossé. Dans le fossé, une jeune femme se faisait palper par moi ou par un autre et l'on trouvait qu'elle était enceinte de Jésus Christ de plusieurs mois. On comprenait cependant que le Christ poussait dans le ventre de plusieurs` jeunes femmes en même temps et l'on craignait un peu que la multiplication prodigieuse du prodige ne concourût en fin de compte à sa banalisation, qui l'affadirait. La jeune femme avait un visage anonyme aux joues roses. On était comme sur les lieux d'un accident de la généralisation. On pensait à la vie. On se sentait confus.

6 VOYAGE MISERE

notre halte près de la table en mauvais bois décollé dans cet enclos de branquignols ou de romanichels avec notre automobile petite et rouge où mon frère veut charger un canapé jaune bas de gamme qui tient à peine dans la pince de tôle arrière et moi de suggérer qu'on mette des tenders si faibles vainement que personne ne me répond et que je m'en vais plutôt palper d'autres cadeaux comme une tête de boxer miniature en plastique tenant dans sa gueule une balle ou vingt trophées de pacotille accrochés à la paroi de planches jusqu'à ce que nous filions sur la nationale à platanes en famille

7 VIRE SOMBRE

dans rue nuit petite fille blonde m'attrape
la main pour son père et tourne à bout de bras rire
de soulagement quiproquo j'emmène sa
peur jusqu'à la lumière table à plusieurs pères
jeunes buvant le coup puis au bal de nuit noire
je décide de me laisser ballotter comme
un poids mort dans l'onde des danseurs tourne autour
d'un gros homme à chemise blanche et tête obscure
poussé moi par sa partenaire giratoire
confondu de honte avec elle jupe étroite
puis dans la mêlée des jeunes chahuteurs sous
tringle je lance un palet noir de caoutchouc
un clin d'œil à eux qui ricoche sur la tringle
et me revient parodie de ballon ovale

8 MIRACLE DECOURAGEMENT

Chauve-souris à tête humaine qui crie BAM !
BAM ! dans une bulle en volant sous l'arche noire
du triomphe : j'ai pris la B. D. qui raconte
l'évangile de l'homme-oiseau et je contemple
à présent cette planche où son talent éclate,
où son ascèse enfin porte ses fruits... Je doute
pourtant : comment croire aux livres de Saint Spirou ?
D'un autre côté, un homme dont je respecte
l'opinion (N.) m'assure qu'il faut s'entraîner
tous les jours et que lui-même ne quitte guère
son écran de vol. Je reprends donc le mien (il
est plus petit). Dubitativement je serre
les deux vis papillons sur la plaque irisée.
Alors, un jour, tu décolleras, mon fils. Mouais !

Cathy Rémy,

Les textes secrets qu'écrit la petite fille ne s'adressent à personne en particulier la clé du cadenas elle la porte dans son cœur, elle la suce en bandoulière et quand elle la lâche elle la sent humide sur son sein

Ou bien

Le cœur fragile de la petite fille bat trop fort dans le noir et l'agitation du drap dont elle la camoufle de l'autre main, et quand ça s'arrête ce sont les tempes

Ou bien

Les jambes grêles de la petite fille font rêver sa sœur aînée qui masse les siennes, énormes et granuleuses des heures durant

Ou bien

L'ovale régulier du visage de la petite fille se penche au-dessus de la soupe et l'étranger se souvient d'un marbre semblable en tous points

Ou bien

La voix de la petite fille chantonne tandis qu'elle saute à l'élastique devant la maison juste avant qu'on fasse couler son bain

Ou bien

Le visage de l'inconnu jeune et barbu a capté le sourire de la petite fille qui lui tendait un livre et l'a serré dans son souvenir

Ou bien

Les pieds nus de la petite fille gardent cette rondeur moelleuse et ferme et pourtant ils n'ont plus la flexibilité de la petite enfance

Ou bien

Le soleil s'il effleure les épaules semble soulever un duvet presque roux, puis la petite fille plonge et c'est fini

Ou bien

La main de la petite fille pivote autour du poignet et les doigts en fleur elle amuse le jeune enfant en chantonnant font font font

Ou bien

Le caractère de la petite fille ne satisfait pas toujours ses parents qui s'inquiètent quand elle crie, crient quand elle répond, mais ne la fuient pas

Ou bien

Le sexe imberbe et supposé muet de la petite fille dont on ne parle pas, mais quand elle n'est pas là on ne jase que dessus

Ou bien

Les chagrins de la petite fille dont elle laisse dire que ce sont des caprices pour ne pas les trahir

Ou bien

L'amoureux de la petite fille qui lui offre des fleurs à la saint valentin, déclenchant les hou des copines et la honte dont elle abuse en haïssant son amour

Ou bien

Le livre de la petite fille toujours rose et toujours parcouru de bonnes intentions pour faire d'elle un modèle à pâmer les mémés

Ou bien

La chambre que la petite fille a reçue en naissant, qui grandit avec elle sa mère
y entre et la bouleverse

Ou bien

L'âme de la petite fille déjà perverse, le curé et l'instituteur se la disputent
comme une balle mais c'est son papa qui l'a

Ou bien

Elle saute à pieds joints la petite fille et elle roule dans l'herbe fraîchement
tondue on la dispute elle s'en balance humant dans ses cheveux hirsutes les
dents de lion

Ou bien

Un visage ingrat voilà une phrase que la petite fille n'entendra plus jamais
quant ayant passé l'âge sa beauté cessera d'être un hommage à ceux qui l'ont
engendrée

Ou bien

Le miroir il faut la passion de la petite fille pour se percher et en biais s'en
approcher

Ou bien

La petite fille s'ennuie dans le jardin se suspend aux branches cueille les
aiguilles fraîches en détache une la courbe et de proche en proche tisse une
guirlande

Ou bien

Juchée sur la large branche de l'eucalyptus c'est l'Eden que convoite la petite
fille

Ou bien

Assise en tailleur la petite fille lit un texte poétique intitulé « le crayon » illus-
tré du bois fendu creusé à la gouge où brille la longue mine noire emboîtée

Ou bien

Fascination et solitude de la petite fille entre des parents dont elle ne sait ni
conquérir le désir ni partager l'amour

Ou bien

Le bonsaï qu'on a offert à la petite fille pour son septième anniversaire avec
les mots responsabilité constance attention, chacun enveloppé dans du papier
de soie de couleur différente, qu'elle met à sa fenêtre, que le soleil grille en une
heure — et si j'avais fait cela avec toi, dit sa mère

Ou bien

Le souvenir dont la petite fille ne se défait pas, un placard où fut enfermée sa
colère mais plus trace du crime et la phrase répétée en riant : « comme un beau
diable »

Ou bien

Les premiers mots que la petite fille a lus , Mécanique Populaire », et couteau
ça s'écrit « c o u t e a u » et le cri du cœur parental « elle a l'orthographe natu-
rel ! »

Ou bien

Quand elle ne chante pas Guilleri c'est « petite femme aimée au parfum de
verveine » qui rime avec « l'odeur fade du réséda », toutes images inouïes pour
une petite fille.

Documents & Caetera



Clara Tice

Actualités/Chroniques



Michel Plon, LIBRES ASSOCIATIONS

Émile Jalley, *Critique de la raison en psychologie. La psychologie scientifique est-elle une science ?* L'Harmattan

L'homme sans concession

On ne peut, je crois, que les admirer, ces écrivains nord-américains, pour certains lus cet été avec passion, les Philip Roth, Norman Mailer, Russel Banks, Don DeLillo et pas mal d'autres, les admirer non seulement si on les confronte, ne fut-ce qu'un instant, aux auteurs français dont la production demeure pour l'essentiel bien éloignée de leur histoire, comme l'indique Nicole Bary, citée dans *La Quinzaine littéraire* (n°976 du 15 de ce mois de septembre), Vichy ou la guerre d'Algérie, (quelques rares exceptions, ainsi du récent et très beau livre de Bertrand Leclair, *Une guerre sans fin* chez Libella Maren Sell) mais qui occupe néanmoins, en cette rentrée dite «littéraire», les colonnes de ces suppléments hebdomadaires de plus en plus maigrichons qui prétendent parler des...«livres». Les admirer de parvenir d'un seul souffle à parler de leur pays de la manière la plus crue sans jamais se fondre dans cette médiocrité de pensée que notre pays tend de plus en plus à faire sienne, une pensée qu'Émile Jalley ne porte pas dans son cœur, pas plus que ne le faisait Freud, et qu'il appelle «états-unienne», manière, du moins est-ce ainsi que je l'entends, de connoter politiquement, et donc pas seulement philosophiquement, son rejet de ce que Freud, justement, appelait un «mode de pensée» dont il n'aura cessé de souligner qu'il était par essence antagoniste de celui impliqué par la psychanalyse.

C'est un fait que cette psychologie à laquelle, cinq cents pages durant, Émile Jalley ne fait aucune concession, qu'il traque dans ces ornières où se noient les plus petites traces d'intelligence, que cette psychologie, qui n'a de cesse de se donner des allures de science lors même qu'elle ne fait que la singer d'une manière lamentable, est pour l'essentiel, en ses fondements, son pragmatisme et son empirisme à courte vue, essentiellement américaine

Alors, serait-ce là la raison du silence qui accueille assez régulièrement la publication des livres d'Émile Jalley lequel, en somme, consacrerait trop de labeur à critiquer ces démarches qui comme telles n'intéressent pas grand monde bien qu'en réalité ce monde en sa grande majorité ne cesse de s'en imprégner, ou bien faut-il attribuer cette indifférence à la brutalité réjouissante dont Jalley fait usage pour dénoncer l'extrême médiocrité de ces démarches dont on peut, avec lui, se demander comment peuvent-elles encore

attirer, séduire des étudiants, des chercheurs dont la formation, pour médiocre qu'elle soit devenue, et Jalley souligne ce point avec d'autres, est censée leur donner les moyens de réfléchir. Relevées parmi tant d'autres, dans ce gros volume, et pour des raisons quelque peu autobiographiques, ces réflexions cinglantes d'Émile Jalley à propos de cette sous discipline de la psychologie, ladite psychologie sociale, censée étudier les «relations sociales», psychologie sociale dont Freud avait pointé qu'elle n'avait aucune raison d'exister puisque à prendre la dimension du narcissisme comme référence, elle ne se différenciait pas de la psychologie individuelle. Précisément, de cette psychologie sociale, Jalley relève, exemples à l'appui, qu'il s'agit d'une «discipline à peu près incapable de se définir elle-même» et dont la plupart des travaux, dits «expérimentaux», lui font penser à cette définition du comique que donnait Bergson, à savoir, «du mécanique plaqué sur du vivant». Au demeurant et à juste titre, Jalley souligne que si la psychologie dans son ensemble, psychologie sociale, psychologie de l'enfant ou psychologie dite...générale, mérite bien, et il en apporte la preuve avec minutie, d'être ainsi traitée, sa critique vaut aussi bien pour l'ensemble ou presque desdites «sciences humaines» dans lesquelles Lacan voyait la marque d'une époque plongée dans le manque à penser. La médiocrité de cette psychologie trouve son fondement dans cette sorte d'incapacité fondamentale de ceux qui l'ont produite à concevoir leur objet autrement que sous l'angle de leur imaginaire, c'est-à-dire leur incapacité à admettre tout simplement qu'il y a de l'Autre, de l'Autre impossible à saisir, et partant, ce que Lacan appelait des «formations de l'inconscient».

Et s'il y a lieu de déplorer le silence qui entoure le travail d'Emile Jalley, c'est parce qu'il a pour effet, ce silence, de conduire les étudiants à l'ignorer assez largement alors que ceux-ci, à le lire, gagneraient un temps précieux évitant ainsi, pour les rares d'entre eux qui pourraient encore y rechercher on ne sait quoi, du vide, de s'enliser, rares «élus» au demeurant, car en ces temps de vaches maigres c'est le CNRS tout entier qui est menacé de disparition parce que pas assez directiviste pour le marché. Mais les psychanalystes y gagneraient tout autant : ils pourraient constater comment telle ou telle concession théorique, tel ou tel abandon vers une prise en compte sans distance de la fiction qu'est tout discours sur la réalité, constitue bien une glissade dans la psychologie. Il pourrait aussi, ce monde psychanalytique, y discerner certains des fondements les plus sophistiqués de bien des résistances et autres mouvements d'hostilité envers la psychanalyse.

Un tel *Mode de pensée*, Freud le soulignait très tôt avec une incroyable vigueur, ne peut qu'être guidé, dominé plus ou moins discrètement par le souci de l'efficacité et de la rapidité, critères eux-mêmes dictés par celui, omni présent, du gain, autant de dimensions qui ont amplement participé du naufrage de la psychanalyse aux Etats-Unis.

Cet été, qui touche à son crépuscule au moment où j'achève d'écrire ces quelques lignes, nous a apporté un exemple aveuglant de cette emprise d'un

mode de pensée sans recul, tellement aveuglant que la plupart n'y ont vu que du feu. La dernière fois, j'évoquais 1989, la chute du mur de Berlin et partant la disparition d'une aventure communiste qui en abandonnant ses idéaux premiers sans même s'en apercevoir, ou si peu, avait tourné à la tragédie. Et bien il est m'apparu que les choses n'étaient peut être pas aussi simple, que le Néolibéralisme n'avait pas renoncé complètement à son imaginaire et qu'au fond, sa guerre contre le communisme, celui-ci fut-il devenu « tigre de papier », était toujours prête à se rallumer, à condition de faire ce qu'il fallait pour cela : laisser croire par exemple à tel petit pays, qui n'en avait guère les moyens, qu'il était prêt pour se lancer dans une aventure dans laquelle on ne manquerait pas de venir le seconder. Le cynisme du Néolibéralisme n'aura été surprenant que pour qui a encore la naïveté de croire ce que disent ses dirigeants. C'est ainsi que l'Europe s'en va gaillardement, avec qui vous savez à sa tête, mettre en garde une Russie qui rit sous cape. Mais surtout, il est plus que stupéfiant de voir avec quelle unanimité, avec quel entrain, la presse, éditorialistes et reporters sur le terrain, radions et télévisions, voire, hélas, une grande majorité d'intellectuels, ont donné de ces événements qui ont émaillé le mois d'août, une vision plus que simpliste, au point que certains n'ont pas pu, pas su retenir ce dont ils rêvaient, à savoir le retour, enfin, de la guerre froide pour laquelle ils se sont empressés de claironner sur tous les tons la mobilisation générale. Non que dans cette affaire il y ait lieu de prendre la défense d'une Russie qui n'en a du reste nul besoin mais que tout se passe, dans le même temps où l'on nous montre l'étalage de richesse dont font preuve les magnats russes sur la Côte d'Azur notamment, comme si la Russie, celle d'aujourd'hui, ne pouvait être que la continuation pure et simple de celle de Staline ! L'anticommunisme n'a plus aucune raison d'être mais il fonctionne toujours comme un épouvantail, sorte d'alibi à même de brouiller les cartes. Mais après tout, ce sont les mêmes, ces intellectuels que *Le Figaro* n'a plus de raisons de qualifier « de gauche », qui s'en vont en rangs serrés, par trop flattés d'y avoir été conviés par quelque bristol porté avec célérité par une estafette élyséenne, écouter la bonne parole d'un Pape dont il faut de tout de même rappeler, qu'alors gardien du dogme, de la foi - s'il faut ainsi la garder serait-ce qu'elle aurait tendance à s'échapper ? - il avait condamné sans appel la théologie de la libération au Brésil, c'est-à-dire ces prêtres, beaucoup quittèrent alors cette église traîtresse, qui avaient pris le parti des pauvres, des « sans terre » et des victimes de la junte militaire.

Du passé tout cela !... Il faut devenir raisonnable et savoir faire des concessions pour demeurer entre gens convenables. Emile Jalley n'est pas de ceux-là et nous sommes avec lui.



Nadine Agostini, *Koa-2-9*

Reçois les reines-mages. Elles les mains pleines d'or de myrrhe et d'encens. Qu'est-ce à dire ? L'or la chair des dieux au travers d'une feuille très fine apparaît vert c'est vrai quand t'as plein de feuilles et plein d'arbres on appelle ça l'or vert. L'eau Régale déjà cherché ce terme dissout l'or. Ah oui ! dissout aussi le tantale. Et.. oh ! En 95, les réserves d'or des banques du monde entier représentaient un cube proche de 12 mètres d'arête. What a good idea ! Leur proposer de réunir leur or pour le fondre et fabriquer un cube lisse qui deviendra le premier monument visité au monde et le plus gratté. Les griffures des visiteurs feront en sorte que cette œuvre deviendra patrimoine de l'humanité. Dépose mon idée et mets des options partout pour la construction des complexes hôteliers casinos pizzerias restaus chinois kiosques à sandwiches à journaux web-cafés et autres établissements qui entoureront l'édifice jusqu'à former une ville genre Las Vegas et deviens la poétesse la plus riche du monde et par la même occasion la première fortune réinvente le veau d'or touche le pactole me fais des c... en or deviens plus célèbre que Midas et Crésus passe mon temps à compter mes sous ai plus le temps d'écrire ça me rend folle ai un psychiatre à domicile passe mon temps à hurler sur lui il me prescrit beaucoup de tranquillisants les lui fais tester pour voir s'il ne cherche pas à m'empoisonner me méfie de tout le monde ne parle plus à personne ça me fait des vacances mais je suis la reine du monde deviens tyrannique l'humanité n'en peut plus les banquiers se mordent les doigts les gouvernements se liguent contre moi y a des manifs partout réalise qu'à force de gratter le cube les visiteurs vont finir par le faire disparaître et alors moi aussi je disparaîtrai passe mon temps le jour la nuit à faire le tour du cube en courant en voiture en hélicoptère interdits qu'on l'approche tire à vue me tire une balle dans la tête donc mon idée de départ elle est pas si bonne que ça.



Jean-Pierre Balpe,

Internet centre de ressources littéraires

Qui se souvient encore d'un monde sans Internet ? Pourtant si ce réseau n'a environ que trente ans et son extension au grand public moins de quinze, il paraît presque inimaginable de travailler aujourd'hui sans lui tant les usages s'en sont multipliés notamment grâce aux immenses ressources gratuites qu'il met à la disposition de ses usagers. On y trouve la réponse à la plupart des questions que l'on peut se poser depuis l'apparition du savon jusqu'à des réponses précises à des questions médicales comme, par exemple, « qu'est-ce que le fond d'œil ? ». Pas un domaine qui y échappe...

La littérature n'est évidemment pas en reste. Internet propose désormais aux littéraires des ressources impressionnantes. Nombre de sites proposent ainsi des textes intégraux d'auteurs tombés dans le domaine public, parfois même dans des versions téléchargeables sous des formats accessibles à la plupart des possesseurs d'ordinateurs. Le plus répandu étant peut-être « .pdf » que l'on peut lire à partir du logiciel gratuit, également téléchargeable, Adobe Reader (), mais également « .html » lisible sous la plupart des logiciels de traitement de textes. Si ces fichiers ne remplacent pas un livre pour la commodité de lecture, ils sont très intéressants car ils permettent non seulement possible d'obtenir des versions (partielles ou totales) imprimées, mais aussi, pour un étudiant en littérature par exemple ou un professeur, de faire des recherches de toutes natures dans les fichiers numérisés. D'autant que nombre de ses œuvres sont aujourd'hui introuvables dans une version livre.

Voici quelques uns des principaux sites qui proposent ainsi des œuvres intégrales gratuites en français. En interrogeant Google ou Kartoo ou Ujico, il est tout à fait possible d'en trouver d'autres sur des thématiques plus ou moins précises :

- **ABU (Association des Bibliothécaires Universels)** : abu.cnam.fr/BIB/auteurs propose une centaine d'auteurs français d'Alphonse Allais à Émile Zola.
- **La bibliothèque Dumas** www.dumaspere.com/pages/biblio/index.html offre la totalité des ouvrages de cet auteur, depuis un ouvrage peu connu comme Acté qui se déroule à l'époque de l'empereur Néron, jusqu'au très connu Vingt ans après.
- **Le site Athéna de l'université de Genève** un2sg4.unige.ch/athena offre, dans le seul domaine français, plus de deux mille titres (10 000 en anglais) : depuis Edmond About jusqu'à Émile Zola encore. De plus il contient des liens vers de nombreux autres sites consacrés à la littérature.
- **Le site Ancilla du CNRS** ancilla.unice.fr/~brunet/BALZAC/balzac.htm offre non seulement la totalité de l'œuvre de Balzac, mais elle en propose aussi des analyses statistiques et des tables de concordances.
- **La bibliothèque électronique du Québec** www.ibiblio.org/beq/index.htm présente un très large choix d'ouvrages littéraires et, ce qui est particulièrement intéressant, de nombreux ouvrages canadiens généralement peu connus en France.

• **Le Ministères des Affaires Étrangères et Européennes**

(www.diplomatie.gouv.fr/fr/actions-france_830/livre-ecrit_1036/collection-textes_5281/) offre de nombreux textes poétiques ou romanesques téléchargeables en version .pdf ou .rtf.

• **Livres pour tous** www.livrespourtous.com

propose des ebook gratuits en de nombreuses langues, dont la langue française pouvant aller jusqu'à des auteurs contemporains qui ont accepté de mettre leurs écrits à disposition du public.

• **L'Electronic text center** etext.lib.virginia.edu

offre divers textes dont certains seulement sont librement accessibles comme Corneille, Descartes, Molière, Verne, etc...

• **Le site consacré aux Frères Goncourt** freresgoncourt.free.fr

contient un grand nombre de textes de ces auteurs.

• **Le Projet Gutenberg** www.gutenberg.org

déclare disposer de cent mille de titres dont 25000, dans diverses langues, accessibles au téléchargement et quelques centaines en français. On y trouve un peu de tout et notamment des ouvrages rares comme ceux d'Alfred Assollant (Le capitaine Corcoran).

• **Gallica de la BNF** gallica.bnf.fr

propose aussi de nombreux textes téléchargeables en mode texte, ce qui est la façon la plus pauvre de proposer du texte (ah, cette peur de « l'exploitation hors droits ») Malheureusement, une grande partie des 90 000 ouvrages annoncés est numérisée en mode images — c'est-à-dire sous forme de photos — ce qui les rend quasiment inutilisables.

• **Le site Littératures** rocbo.chez-alice.fr/litter

renferme la totalité des Chants de Maldoror.

• **Celui du Marquis de Sade** www.sade-ecrivain.com

contient la totalité des oeuvres du divin marquis.

• **Le site Koikadit** www.koikadit.net

propose les Aphorismes de Georges Christophe Lichtenberg Enfin, dans un tout autre ordre d'idée,

• **le CNL** www.centrenationaldulivre.fr

a créé un très efficace « fil RSS » (Rich Site Summary, c'est-à-dire un recensement en temps réel d'une centaine de sites Internet) qui explore en permanence tout ce qui est publié sur Internet concernant les écrits au sujet de la littérature. On peut y voir ainsi que le 18 septembre 2008 à 11 heures 18 (moment où je rédige cette phrase), vient d'être publié sur le site fabula.org (www.fabula.org/actualites/article25616.php) un article de J.-P. Rocchi intitulé « Dissidence et identités plurielle », article auquel je peux, bien sûr, avoir immédiatement accès de même que je peux consulter les archives en ligne de ces divers sites, que ce soit Téléràma ou Hyperfiction.

L'efficacité d'Internet n'est donc plus à démontrer. Quelle différence avec mes premiers articles qui datent de 2002 où je devais en convaincre un lecteur plutôt sceptique.



Christophe Marchand-Kiss,... et compagnie

Le pouète national — Oh (oui, je commence par un *oh*, sans point d'exclamation, d'une sorte qui signifie : « ... ma bonne dame, c'est que vous ne savez point... Car la bonne dame ne sait effectivement rien des petites faims qui font les grandes finalités, des instruments misérables qui font les destructions irréparables). Oui, oh (pas d'exagération non plus), il y a un poète au sein protecteur d'un gouvernement appartenant à l'Union européenne, comme il y eut, en France, une femme pour la première fois à l'académie (dont on crut alors qu'elle venait faire le ménage). Il y a Sandro Bondi (la provenance serait transparente, s'il n'y avait l'immigration, mais patience !) qui vient faire, à sa manière, le ménage, ne voulant en aucun cas être pris pour un énième Polichinelle vis-à-vis d'une espèce d'avant-garde rancie et faussement gauchisante qui n'a d'existence que pour quelques esthètes flapis adeptes de la chaise longue et des bouquins casse-bonbons (ouf ! mais la rhétorique de la droite pourrait nous faire prendre du Royet-Journoud — si elle connaissait Royet-Journoud — pour un discours fleuve de ce, toujours, bon Benito, transparente allusion, du coup).

Sandro Bondi, au nom *fosbury flop* (on verra que le flop a son importance) ou, si on préfère, de chat-à-la-poursuite-d'une-mouche. Le chat, c'est Bondi, la mouche, la poésie. Sandro (appelons-le façon *Salut les copains*) est le poète le plus célèbre d'Italie (car la scène ne peut à l'évidence se passer que sous le soleil de la botte, et dans le giron de Berlusconi) et ministre des Biens et des Activités culturelles. Il doit, comment le dissimuler, son titre à Silvio qui l'a aidé à se faire et qu'il a aidé à se refaire. On a rien sans rien. On est rien sans *Il Cavaliere*.

Et pourtant, il revient de loin, Sandrino, s'égarant dès son plus jeune âge (années 1970) à téter les mamelles désormais tariées des Jeunesses communistes (la louve avait, c'est vrai, mauvaise presse pour les fringants Remus et Romulus qui étudiaient, comme Sandrino, la philosophie). Cet épisode ne serait que *pitié* de jeunesse (et non péché — le pouète est catholique ; et c'est à confesse qu'on apprend à mentir pour se débarrasser du démon) s'il n'avait poursuivi, désormais adulte, dans cet aveuglement entêté en étant élu maire PCI de Fivizzano, charmante-bourgade-au-nord-de-la-Toscane, située non loin de Carrare et de ses marbres (la poésie se doit d'y être gravée sous peine, et Sandrino le sait depuis les langes, de perdre son e-accent-circonflexe).

Sandrino sera pourtant sauvé, grâce à l'entremise de son ami sculpteur-marbrier, Pietro Cascella, un gars de son pays, comme on dit : l'aventure avec Silvio peut (enfin) commencer. Il voyage, candidat de Forza Poesia — député chez les Lombards, hommage, sans doute, à Chimera, réputée suivre le poète, puis chez les Campaniens, hommage, sans doute, à Juvénal, et à ses panem et circenses, auxquels on ajoutera désormais la brosse à reluire (poué(beaucoupde)tics), avant de subir son premier flop, chez les siens, ridiculisé par des électeurs PiDi honnissant sans doute la poésie — la vraie, la bonne, celle qui ne fait pas mal aux pieds, le cerveau s'y trouvant, et sous la couche de crasse. Sandrino est donc pouète. Un pouète d'une espèce quelque peu particulière, mais d'une puissance rappelant un rouleau-compresseur toussotant ou la main de ma sœur dans la culotte de la prosodie. Tout cela ne rime à rien, je

vous l'accorde. Mais il faudra bien que vous vous mettiez dans la cambure que c'est une réalité. Ce sont les meilleurs qui réussissent. Et cela mérite une mini-anthologie en attendant la grande, la vraie, aux éditions Action poétique.

À Silvio
Vie savoureuse
Vie devancée
Vie poursuivie
Vie aimée
Vie vitale
Vie retrouvée
Vie resplendissante
Vie sans fard
Vie nouvelle

A Guiliano [Ferrara] ^[1]
Antre d'amour
Grondement de lumière
Paroles du souterrain
Fleuve de lave
Ancre du salut

A une mystérieuse vendeuse de la Chambre
Douloureuse splendeur
Douce reine
Mystérieux maléfice
Poussière d'étoile

A Gabriella [son épouse]
Père le plus doux
Unique amour
Cœur de l'esprit
Rocher de lave
Âme fugitive

A Walter [Veltroni] ^[2]
Tendre père
Mère de mes rêves
Âme ulcérée

Bon, dit le docteur. Nous allons pouvoir passer à autre chose.
Cependant : la surprise ne peut venir de la soudaine reconnaissance d'un pouète par un quelconque pouvoir qui modifie la constitution en fonction des malheurs judiciaires de son président du conseil. Car il n'y a pas de surprise. Il y a un trait d'époque. Un détail s'accumulant à d'autres détails. Pourvu que ça dure, disent les philistins. Et ils ont bien raison.

^[1] Celui-là mérite une attention particulière : communiste jusqu'en 1983, puis socialiste à la sauce Craxi, puis ministre de Berlusconi, contre la laïcité, contre l'avortement, dirigeant une feuille néo-conservatrice bien nommée : *Il Foglio*.

^[2] Ancien communiste, il dirigea les Jeunesses etc. (Bondi en était) puis le quotidien *l'Unità*, ancien maire de Rome, actuel dirigeant du PiDi, parti dit de centre-gauche. J'en ai abondamment parlé ici.



Éric Houser, <a-chronique>

Le choix est difficile pour *alimenter* cette chronique, car comme disait quelqu'un trop de choix tue le choix. Il n'y a que l'embaras du choix aujourd'hui, en tout ! Mais le problème c'est que dans un grand nombre de secteurs on est *sommé de choisir*. Boire ou conduire, travailler + ou gagner -, baiser avec ou sans préservatif etc. La société actuelle, c'est un peu *Dilemma Inc.* Alors pitié ! laissez-moi au moins ici *ne pas choisir*. Il ne faut pas refuser de choisir, il faut plutôt non-choisir (c'est mon utopie).

Sana vs Téléthon

Dans Libération du 30 juillet cette information : le ministre polonais de la culture a refusé une analyse ADN du cœur de Frédéric Chopin. Le corps est à Paris, le cœur est à Varsovie (église Sainte-Croix), conservé dans du cognac. L'analyse aurait dit-on prouvé que Chopin n'est pas mort de la tuberculose mais de la mucoviscidose, maladie génétique qu'il n'est pas besoin de présenter (qui expliquerait qu'il n'eut pas d'enfant de George Sand, pour cause de stérilité). De savoir rétrospectivement que Chopin est peut-être mort d'une maladie héréditaire «moderne» (incurable) plutôt que d'une vieille maladie infectieuse (une maladie de créateur, cf. la «sensibilité malade» du petit livre de Paule Druilhe des années de lycée) a un effet démythologisant ! C'est à cela que l'on résiste, probablement, en conservant le cœur de Frédéric dans son cognac.

Comment «une figue» de paroles...

Rien ne rapproche la poésie d'Adilia Lopes de celle de Francis Ponge, mais il y a dans anonymat et autobiographie (un recueil traduit et présenté par Henri Deluy, récemment (et plutôt mal) édité par Le bleu du ciel, le petit éditeur aquitain), précisément, « une figue ». Vous lirez le poème. Vous verrez que la figue, si riche « poétiquement » (Ponge, DH Lawrence...) n'apparaît ici qu'à la fin, dans le syntagme « comme une figue ». Ce n'est pas le thème annoncé par le titre (Une figue). En fait il est question d'une photographie, celle qu'une femme laisse tomber dans la rue en marchant et refuse de reprendre (c'est son propre portrait) des mains d'un passant inconnu, car « c'était comme si elle avait laissé tomber un mouchoir plein de sang », et « rien ne nous appartient plus que le sang ». La photographie est finalement donnée par le passant à un mendiant, qui la mange « comme une figue ». Cette sorte de torsion paraît emblématique de la poésie d'Adilia Lopes. « Une décomposition par bifurcations successives du sens immédiat », écrit Henri Deluy (L'incorrection, présentation en ouverture du livre). Décomposition qui est encore composition, comme on compose avec le sens (sang). Par exemple, ici obvie, le lien entre le sang du mouchoir et le sang des règles, de la (jeune) femme. Autobiographie et anonymat, et lycée de Versailles. « La logique de la phrase et du vers n'est pas celle du sens », oui . Et : « une fabrique de glissements ». Il y en a de tels dans tout le recueil, ce qui le rend poignant, et comme la mise en acte poétique du programme existentiel d'A.L. : « protéger toujours ce que les autres trouvent de ridicule en nous. »

Les inten- quoi ?

Quant au numéro de la revue *Critique* titré *Les Intensifs* et sous-titré *Poètes du XXI^e siècle*, je ne l'évoquerai que trop brièvement. Il faudrait en effet une chronique entière pour en faire... la critique. Je me limite donc ici à deux points. Premièrement, le titre : je n'en comprends pas du tout le sens, et j'avoue n'avoir pas été convaincu par les explications de Michèle Cohen-Halimi et Francis Cohen (qui sont les maîtres d'œuvre de ce numéro). « Dire que ces poètes sont *les intensifs*, c'est faire droit à ce qui ne peut les nommer. Intensifs car ils s'éloignent des faux-semblants et des intentions théoriques : l'intensif s'oppose à l'intention. » Je trouve que les poètes considérés auraient mérité un argumentaire de meilleure qualité, car ces phrases comportent un tel degré de généralité que l'on ne peut rien en faire ! Deuxièmement, le sous-titre : je suppose que les maîtres d'œuvre avaient une intention cachée concernant leurs intensifs, vu que la plupart des auteurs présents dans le numéro sont des poètes, non pas du XXI^e siècle, mais du XX^e siècle finissant. Malgré ces réserves, il y a des choses passionnantes à lire, tout particulièrement un texte magnifique d'Emmanuel Hocquard sur Claude Royet-Journou (Théorème, évocateur par son titre de l'ange du film de Pasolini ?).

Le comique de la «philosophie»

Ils ne sont pas légion, les (vrais) philosophes capables de vous faire rire, et je dirais même plus, «pisser de rire». C'est le cas de Clément Rosset, dont on (PUF perspectives critiques, la collection de Roland Jaccard) republie le *Précis de philosophie moderne*, paru une première fois en 1968 chez Robert Laffont. C'est un petit bijou caustique, dont l'écriture (ce pourquoi j'en parle ici) est admirable à mon sens. Ne seront pourtant touchés par ce livre que ceux qui considèrent que Wittgenstein, par exemple, ou Quine, ou Kripke, ont un *style*. Une chose à laquelle résistent malheureusement bien des *écrivains*, toujours prompts à rallumer le confit des facultés. C'est dommage. Je ne vais pas dévoiler le pot aux roses à propos de ce *Précis* (d'autant qu'il n'y a pas de pot aux roses), mais je peux citer un passage, à propos de Marx : «(...) il faut cependant reconnaître que Marx a délibérément exagéré les *mauvais côtés* de l'homme, et ce, remarque Germaine Bontilleul, «d'une manière qui n'est peut-être pas toujours très honnête». Il est symptomatique, en effet, que dans les neuf énormes livres du *Capital* n'apparaisse ni un chef d'entreprise sympathique, ni un directeur d'usine humain, ni un commerçant honnête. Marx oublie aussi que la plupart des réalisations sociales sont dues à des hommes désintéressés (abbé Pierre, Albert Schweitzer, Père Alphonse de Waerholles) qu'animait précisément cet *idéal social* que Marx a voulu imprudemment détruire. Par ailleurs, remarquons qu'à côté de graves mais rares exceptions, il a existé et existe un grand nombre d'hommes politiques honnêtes et compétents, et que l'agressivité obstinée de Marx à l'égard des chefs d'État a quelque chose de simpliste, voire de puéril.» Ce qui est assez réjouissant dans ce livre, c'est que la réponse à la question «lard ou cochon» reste assez indécidable. Mais pourquoi choisir ?



Jean-Pierre Bobillot, VOIX, etc...

54b. *Questions de médiopoétique II* (suite du §54a, AP n°193).

Un medium technologique ou techno-medium peut sans doute, dans les premiers temps de sa mise au point, et en œuvre(s), être parfaitement adapté à la fonction en vue de laquelle il a été conçu. Mais il y a fort à parier que tôt ou tard il s'avèrera, tout ou partie, inapte aux fonctions nouvelles qu'on sera amené à lui demander — et que lui-même pourtant n'avait pas manqué de suggérer, par ses propres insuffisances confrontées aux avantages et aux avancées résultant de son utilisation : comme autant de potentialités immanentes qu'on lui découvre, progressivement, après-coup, et dont sa propre logique exige la réalisation. Ainsi, la presse de Gutenberg connut-elle maints perfectionnements, qui finirent par la rendre méconnaissable (mais, elle y était toujours...) ; ainsi, le cinéma muet appelait-il le parlant, la radio appelait-elle la télévision, la cassette audio la vidéo, etc. ; ou différemment : le magnétophone, d'abord conçu et utilisé pour ses seules capacités de reproduction et de conservation, eut-il tôt fait de suggérer, à des musiciens et à des poètes — qui y avaient eu recours ou s'y étaient intéressés pour cela —, qu'ils gagneraient à s'aviser et à faire œuvre(s) de ses capacités, demeurées latentes, de création.

A fortiori, s'agissant d'un medium fourni par la nature ou *physio-medium*. Ni la cavité bucco-nasale (qui est un *bio-medium*), ni encore moins la pierre ou l'argile (qui furent des *géo-media*), n'ont été conçues en vue de la parole ou de l'écriture et ne sont aptes, par elles-mêmes, à remplir ces fonctions : c'est l'homme qui, au fil tâtonnant de son évolution, en a reconnu, exploré et exploité les *potentialités médiologiques*, les investissant de fonctions auxquelles elles n'étaient pas adaptées — et s'est fait, par là, pleinement homme : être de culture et point seulement de nature, mais *tirant ses incitations culturelles des données naturelles, même* (de leurs ressources, de leurs exigences comme de leurs insuffisances). Semblablement, ni « notre cerveau de primate », ni la configuration de notre œil ne sont physiologiquement adaptés à l'écriture ou à la lecture : c'est l'homme qui, au fil tâtonnant de l'invention de ses systèmes symboliques graphiques et, en particulier, de ses alphabets, en a reconnu, exploré et exploité les potentialités en ces domaines comme en bien d'autres, les investissant de fonctions auxquelles ils n'étaient pas adaptés. Tel est, suivant Stanislas Dehaene, le modèle du « recyclage neuronal », par lequel se résout « le paradoxe de la lecture » (qui n'est autre que *le paradoxe de la culture*) et qu'il oppose au « relativisme culturel », suivant lequel le cerveau humain, « vierge [et] infiniment malléable [...], se contenterait d'absorber, à travers le filtre des cinq sens, les données de son environnement naturel mais aussi culturel » : empirisme, certes (c'est la conception héritée de Locke, Hume ou Berkeley), mais au bout du compte, idéalisme encore, en ce que les bases biologiques de cet apprentissage — de ce processus d'humanisation — y demeureraient occultées. (Cf. *Les Neurones de la lecture*, Odile Jacob, 2007, pp.26-27, 36-37 & *passim* : ouvrage indispensable et qui, pour ce qui nous concerne ici, devrait être le livre de chevet de tout poète soucieux de comprendre ce qui se passe quand il lit et/ou quand on le lit !...)

Considérons le complexe œil / cerveau (du moins, les régions concernées du cerveau) comme le centre médiologique actif, à la fois perceptif et cognitif, de la lecture : il suffirait d'y ajouter la main pour l'écriture, la cavité bucco-nasale et l'oreille pour la lecture oralisée (et les régions concernées du cerveau). Le recyclage neuronal exigé par l'inadaptation première (et persistante) des organes qui le constituent, à la fonction qui leur est ainsi demandée — en vertu cependant de certaines de leurs capacités spécifiques, quant aux « mécanismes neuronaux de la vision, qui n'ont guère changé au cours de notre évolution » (p.167 & passim)—, apparaît dès lors comme un cas particulier du recyclage médiologique auquel n'échappe, par définition, aucun physio-medium, ni probablement, à la longue, aucun techno-medium. Il résulte et témoigne de la réactivité et de l'inventivité humaines, face à la dialectique des obstacles et des incitations, des impasses et des facilitations inhérentes au medium, quel qu'il soit.

57a. Sébastien Lespinasse : *R* (chez l'auteur, seblesp@voila.fr) : CD ; *Pneumarecital* (« Les 22 de la ZIP », Plaine Page, Barjols 2008, www.plainepage.com) : CD 10 euros ; etc.

Sébastien Lespinasse pratique une poésie corporelle, très-rauque et souvent très-drôle, très-chtonienne et tonitruante, glottique et quelquefois terrifiante, vertigineuse et cependant charmeuse —mais pas charmante—, impétueuse et impeccable, gestuelle et manquant vraiment de « tenue » —mais pas de *tension*—, car ce qui l'intéresse et qu'il veut faire entendre, palper même, à l'auditeur/spectateur, c'est la *venue* du langage : toute la soufflerie intérieure (souffrerie autant que jouissance), cette bru(i)terie sub-vocale où déjà s'agite et d'où surgit —de toutes ses *intensités*— la lettre (emblématiquement, *R*), phonique avant d'être phonétique, phonétique avant d'être phonologique, et d'engrèvements en articulations, vectrice de sens enfin —que celui-ci soit à *portée*, ou demeure asymptotique. Par là, il s'inscrit avec puissance et inventivité dans une lignée —qu'il ne dédaigne pas de revisiter— menant de Schwitters (celui de **W** autant que de l'*Ursonate*) à Dufrené (celui des *Crirythmes*) et qu'illustra, tout particulièrement, le grand Bob Cobbing, dont il apparaît comme le digne successeur...

57b. *Igo* n°2 (le grand os, 2008 : 7 rue Charles Baudelaire, 31200 Toulouse) : 88p. + CD [Monod, Weiter, etc.] : 15 euros.

Grâce au *grand os* et à Sébastien Lespinasse, on devrait mieux connaître l'enthousiasmante Cosima Weiter et ses miniatures ciselées en glissandi subtilement détraqués, suggestivement sensibles (*So weit so gut*) ou méditatives (*Je marche*), comme autant de suspensifs aperçus d'une inquiète et questionneuse *épistémologie du corps parlant*, en actes (*Écrit avec la langue*). Strictement sonore et scénique dans sa conception et son exécution, cette poésie n'en est pas moins (plus que d'autres qui en usurpent volontiers l'appellation ou la qualification) « philosophique ». Ça ne veut pas rien dire...



Yves Boudier, *Revue & Revues*

Inuits dans la jungle.

(n° 1, juin 2008) Trois éditeurs réunis pour cette nouvelle revue : Le Castor Astral, 52 rue des Grilles, 93500 Pantin ; In'Hui, 11 rue Emile Dubois, 75014 Paris ; les éditions Phi, luxembourgeoises, Villa Hadir, 51 rue Emile Mark, L-4620 Differdange. Un mél : Signé par Jacques Darras, Jean Portante et Jean-Yves Reuzeau, un texte d'introduction qui justifie ce titre inattendu (alliage néologique d'*In'hui* et de *Jungle*, deux revues défuntes) et qui conclut par ces mots : « *Nous avons le goût d'une poésie vigilante. Pas détachée du monde ou de la société. Prête à intervenir, s'il le faut, comme à se désengager aussi vite, si les contraintes sont trop violentes. Autre point commun, la lenteur. L'absence de précipitation. Nous paraîtrons donc annuellement. Il convient de retourner les obstacles qu'on fait à la poésie en raison de vie conquérante.* » Pour cette première livraison, un dossier consacré à 25 poètes contemporains d'Espagne, une série de poèmes d'Alda Merini, traduits de l'italien par Viviane Ciampi, « *La nuit si elle n'est pas rapide / n'arrive pas à couvrir le rêve à temps.* ». Un échange de lettres entre Jacques Darras et Michel Deguy à propos de *Réouverture pour travaux*, publié par ce dernier en 2007 chez Galilée : comment faire, entre autres questions débattues, pour arracher le sublime à sa mauvaise réputation ?

Puis Julien Blaine, Adonis (entretien avec J. Darras), Jacques Roubaud, Yvon Le Men, Gabrielle Althen, « *Le ciel au fond s'allonge / Miracle du regard / Pur geste de parole / Tout ce qui vit est apparition / Vivre est une apparition.* », Abdellatif Laâbi, Marie-Claire Bancquart et Jean-Luc Steinmetz. A l'an prochain, donc, et les contraintes seront violentes, je le crains !

NU(e). (n° 39, juin 2008) Association Nu, 29 avenue Primerose. 06000 Nice. Numéro coordonné par Laurent Fourcaut.

Consacré à Esther Tellermand, cette revue de presque 300 pages offre un ensemble d'études et d'hommages à son œuvre poétique. L'auteure invitée nous offre, au sortir d'un long entretien avec Patrick Née, deux ensembles inédits, *Terre exacte* et, en reproduction manuscrite, *Manuscrits inédits, été-hiver 2007*. On pourra s'étonner d'une telle célébration anthume, menée sur le mode classique de l'hommage où la contradiction des lectures semble exclue. Suffit-il d'écrire « *pour Esther T.* » en tête d'un texte ou d'un poème pour donner à lire « sa » lecture du poète ? Parfois oui, parfois non... C'est la limite de cette livraison. Mais, entendons-nous bien, retrouver B. Vargaftig, I. Garron, J. Daive, A. de Staël, C. Sagot Duvaurox, M. Cohen, R. Waldrop, M. Bénézet, C. Royet-Journoud, Y. di Manno, C. Adelen, C. Hubin ou M. Deguy, ne peut laisser inattentif au travail poétique d'Esther Tellermand, non plus qu'à la lecture de ces auteurs... : « *Quelque chose / se noie et / s'adresse / suffoque en sur-sauts / puis soudain // mis à nu.* »

Il Particolare. (n° 17 & 18, juin 2008) Art-littérature-théorie critique. 1, rue de Lorraine. 13008 Marseille.

En très grande partie consacré au travail de Patrick Beurard-Valdoye, ce numéro imposant se referme avec deux contributions fort intéressantes. Jean

Arrouye commente trois photos aixoises d'Henry Ely « *photographe des lieux* » (1888-1921). Elena Andreyev offre *Toutes Ces Coutures, I*, poème en sept courtes séquences, précédé d'une image d'ombre et lumière en noir et blanc, « *automne ma dernière feuille tendue, dans mes bras.* » Mais revenons au cahier principal, sur l'entretien de Christophe Berdaguer et Marie Péjus avec P. B-V : « *Au fond, j'ai l'impression que l'histoire des arts est majoritairement traversée par deux tendances (...) : un art surgissant de l'imaginaire, des circonvolutions du moi, un magma, un flux non retenu et intuitif, quelque chose d'immanent qui s'organise ensuite par un mixte de hasard et de volonté de forme ; d'un autre côté, un art surgi d'une fabrique différente, qui d'emblée établit un dialogue avec l'extérieur, avec ce qui est sous le nez et sous les yeux : l'artiste organise cette matière du dehors et invente une forme, cherche un méridien qui relie ce dehors à son dedans. J'aime bien l'idée que certains poètes sont des explorateurs du dehors et du dedans. Je dis certains, parce que la poésie est sans doute majoritairement depuis cinquante ans l'apanage de la première catégorie artistique.* » Voilà qui recadre la réflexion et donne quelques perspectives, quelques clefs de lecture, peut-être. Entrez dans le *Cycle des exils*, lisez *Mossa*, lisez *Le narré des îles Schwitters*, bientôt *Gadjo-Migrant*, dont un extrait conclut les poèmes et commentaires de Jean-Luc Nancy, Jean-Pierre Bobillot, Ulrike Draesner, Elke de Rijcke, Marko Pajevic, Kim Andringa, Christophe Marchand-Kiss, Franck Houndégla ou Claude Ollier, parmi les quinze contributions proposées sur les textes de P.B-V.

Le préau des collines. (n° 8, mai 2008) Deux adresses : 154, rue Oberkampf. 75011 Paris. Et rue saint Mary. 04300 Forcalquier.

Format élégant, mise en page et typo parfaites, aucune prétention théorico-poétique, la seule préoccupation de donner à lire des textes et poèmes de qualité, de Valérie Rouzeau, Christiane Veschambre, Marcel Cohen, Ali, Mathieu Bénézet, Daniel Jacoby, Jean-Paul Bota, François Boisivon, Jean-Michel Binsse, Nicole Ward Jouve, Elisabeth Bing, Garance Le Scanff (photographe), Madjid Talmats... Je reprendrais volontiers ces lignes de Christiane Veschambre pour caractériser cet ensemble de très haute exigence : « *l'attente, toute l'attente, tendue vers ce qui nous traverse // et on demeure, immobile, sur la lisière de la page retirée.* »

Pages Insulaires. (n° 1 et 2, juin, août 2008, bimestriel, « *perméable aux idées* »). J. M. Bongiraud, 3 Impasse du Poirier. 39700 Rochefort sur Nonon.

Voilà un type attachant de revue, aux moyens modestes, mais libre de tracer son chemin sans craindre la critique et l'impertinence. Entretiens, textes d'humeur, notes critiques, lectures revuistes... Lire, par exemple dans le n° 1, *Les Poètes Momos*, de Daniel Giraud qui redonne la trace de poètes marseillais oubliés aujourd'hui. Ou *Parallélismes des formes*, de Jacques Cheminet. Quant aux poèmes, je suis pour ma part beaucoup plus réservé. Romuald Lamboley ou Slaheddine Haddad ne manquent certes ni de sincérité ni d'esprit de révolte, mais l'abondance de métaphores et de génitifs inscrit leur écriture dans une tradition sentimentale et expressionniste quelque peu surannée. A suivre, cependant.

Plein Chant. (n° 83-84, printemps-été 2008) Revue erratique de littérature imprimée et éditée à Bassac, 16120 Châteauneuf-sur-Charente.

Choses graves et moins graves. Sous ce titre, quatorze contributions diverses, poèmes proses, textes critiques, correspondances. Ainsi, ne manquez pas de lire les lettres de Jean Lécuyer à sa femme ou à Zo d'Axa, emprisonné à Sainte-Pélagie, (c'est le seul témoignage qui nous donne quelques connaissances de cet auteur dont *Plein Chant* réédita *Le Grand Trimard* (1895) en 2007), non plus que les poèmes de François Caradec, *Treize à la douzaine*, Dominique Monteil, *La liance des villages*, ou Frédéric Allamel, *Le château de Lignon-sur-Orb, essai d'architecture obsidionale*. Et, dans les Chroniques & Anachroniques, la *Brève enquête autour du graveur Poyet et de son invention paradoxale : le collage d'avance*, de Joël Cornuault : ... « Comment dévoiler un « *envers des choses à force de raison* » pour reprendre la lumineuse expression que Roland Barthes employa dans sa glose des planches de *L'Encyclopédie*. »

Siècle 21. (n° 13, automne-hiver 2008) 2, rue Emile Deutsch de la Meurthe. 75014 Paris.

Conçu et préparé par Nicole Bary, ce numéro s'ouvre avec un dossier Ecrivains contemporain de Berlin qui met en évidence les rôles actuels que joue la littérature dans le mouvement historique de cette ville : « (...) la capitale mythique des années 20, violée par le XX^e siècle, devenue charnier et symbole de tous les possibles, ville palimpseste, multiforme, en perpétuelle transformation, stimule l'imagination et devient matière d'écriture. Les écrivains nouveaux venus explorent enchevêtrements de ses strates, ces chemins du futur qui ne parlent en réalité que du passé. Ils écrivent une nouvelle mythologie de leur ville redevenue capitale et peuplent de leurs rêves futuristes les espaces laissés vides par la guerre froide.

» Sans oublier, dans ce mouvement, des écrivains venus d'autres langues, non seulement de Turquie, mais du Japon, d'Iran, de Mongolie, de l'ex-Yougoslavie, ou de Georgie, et les Allemands de l'« être-entre-deux-mondes », originaires de Slovaquie, de Roumanie, de Hongrie, ceux enfin qui les accompagnent dans ce dossier, berlinois d'adoption, comme Cécile Wajsbrot ou Alain Lance. « J'y vois clair à nouveau, mes deux yeux me racontent / Un monde beau. Je prends ce mensonge à mon compte / En perçant du regard les tombeaux les béances. / Et faute d'autres joies, je loue les apparences. », Wolker Braun.

Suivent des textes de Carlo Bordini, des chroniques et un ensemble thématique « *Le train* » où j'ai lu avec grand plaisir parmi d'autres textes deux poèmes, l'un de Gabrielle Althen, l'autre de Jean Portante.

Canicula. (n° 27, juillet 2008). 26, rue des capucins. 69001 Lyon.

Un recto photo de Martine Ferrier. Neuf séquences construisent une image selon le principe de la répétition d'un même objet, en l'occurrence une pierre à sel. Lumières différenciées. Une leçon de l'usure du temps et de l'acte animal. C'est simplement beau. Une part de nos enfances rurales reprend la parole. Autrement déplacée.



Joseph Julien Guglielmi, *journal*

Dimanche 24 février 2008

Grande librairie parisienne. Le 19 . Le délicieux Matthieu Benezet m'accueille ainsi: « Tu n'es pas encore mort? » Je réponds calmement: « Tu te répètes. » Cela me fait penser à Aragon: « J'empêche en respirant certaines gens de vivre! » Le même soir, Fabienne Courtade lit son très beau livre, Table des bouchers qui vient de sortir. Voix douce, mais très émouvante. Tendue comme son poème. J'aime...

« On atteint bientôt une blondeur liquide
Dont on extirpe une à une toutes les ombres
Il ne suffit pas de brûler
...fissure
L'autre
Sous ses pas »

Aujourd'hui il fait très beau. Doux. Ivry. Le forsythia commence à mettre de petites fleurs.

Ma fille Marina a eu cinquante ans hier.

Jeudi 18 avril

Début du poème, La Folie du Jour d'après:

« surprise par le crachat du jour

Du jouir... »

Dimanche 21 avril

Apocope, apocop...

Jacques Jouet la pratiquait déjà très librement dans son livre qui s'endort, dès 1988.

Mercredi 1er avril

Je continue mes cartes postales-collages...

Nous allons même en faire un livre avec un poème de Tita Reut et en exposer...

Lectures en vue, Choisy, Paris, Lodève, Montolieu...

Mi carita tontona, chante Pepe de la Matrona...déchirant flamenco!

Samedi 23 mai

On me dit que j'ai subi une autre grave opération du cœur... je m'exprime mal.
Ça signifie que je n'ai pas eu conscience (septembre 2007) de cette gravité

Vendredi 30 mai

Une émission de télévision porte comme titre: « La chasse aux vieux est-elle ouverte? » pour moi, deux éditeurs refusent un de mes manuscrits sous prétexte de mon âge... Je peux les nommer. Ce sont François Bon du Seuil et le directeur des éditions Le Bleu du Ciel. Dont j'oublie le nom...

Demain lecture à Choisy le Roi et à la galerie Trafic à Paris. Où j'expose des collages...

« Barbarous in beauty ». Les joueurs et joueuses à Roland Garros. Avec le diable Rafaël Nadal. Le tennis jondo le duende

Samedi 31 mai

Extraordinaire numéro de Libé! A conserver dans ses archives! Depardon et mai. Images cultes...

Cela dit. Ici et là. A ma connaissance. Rien sur l'occupation symbolique de l'Hôtel de Massa, siège des Gens de

Lettres. Ni du beau recueil réalisé par Catherine Flohic (Editions Argol). Rien sur la poésie et les poètes. Non plus.

Lundi 9 juin

Je ne dirai rien sur Rachida Dati...

La mémoire s'en va avec la mémoire.

L'oubli seul subsiste...

Ni de Sarkosy...

Ni de l'Or des Soviets ...

Heureux ceux qui ont traversé le champ de la politique comme on passe un tunnel nauséabond. Et en sont sortis indemnes. Prêts à autre chose...

Autre chose? What else?

Mardi 10 juin

Il fait beau et chaud...

7 heures. Je vais me régaler d'un pastis bien frais... je pense à deux amies. Giny Klatser Oedeckerk et Nathalie Ripoll dont je n'ai plus de nouvelles? Mais vous connaissez mon peu de gusto pour le bigophone!

« Ainsi vais-je dans mes pantoufles »

Reconnaît Jacques Réda...La Quinzaine du 1er juin.

Inutile de préciser. Nous savions depuis longtemps que la poésie de Réda...

Mercredi 11 juin

Au Macassar, rue Oberkampf, je réponds aux questions d'un jeune poète, Méryl Marchetti, sur Jean Malrieu...Action Poétique, Les Cahiers du Sud, Manteia,, Gérald Neveu, Todrani, Tortel. Bref. Marseille années 50,60... Le Péano. Bar.

Bou langer a tout dit dans son livre Une « Action Poétique »...Y S L est mort. Vive Y S L ...

« il y a les corps qui tiennent...après qu'ils ont longtemps tenu... se cabrent une dernière fois et finissent par plier-- avec sur leurs épaules la robe miraculeusement advenue. »BHL...je ne dirai rien non plus d'Hillary Clinton... Sauve qui peut! Sarkosy envisage un « lycée plus souple »...

Jeudi 12 juin

Entrejambes: route de la soie (soute de l'arroi)

Vendredi 13 juin

Photos avec Lunardelli...

Galerie Meyer Le Bihan avec Heidsieck, Blaine, Rothenberg, Jean-Jacques Lebel... toujours fasciné par les « talks » publiés par David Antin...

Je n'ai jamais su quelle heure il était (édition héros-limite) et ce qu'être d'avant-garde veut dire (les presses du réel).

David, un extraordinaire parleur. Chez qui comme dirait Yeats, « Natural and supernatural with the self-same ring are wed »... Yeats, un des rares à être tragique sans ridicule...Peut-être un humour latent qui piège l'œuvre?

« Dear shadows, now you know it all,

All the folly of a fight

Witt common wrong or right. »

Et plus loin où il prétend to strike a match pour mettre le feu au temps!

Lisez L'escalier en spirale (Verdier) dans la belle traduction de Jean-Yves Masson...

Sept heures. La chatte Iki broute de l'herbe dans le jardin d'Ivry de plus en plus touffu... Puis vomit sur le tapis!

Journeyman, j'aurais traduit par journalier plutôt que par itinérant. Mais le traducteur est libre, free as a bird! Cependant, les dictionnaires, j'ajouterais, le Harrap Shorter, le Chambers 20th century, le Robert and Collins et le Webster Merriam...entendent, one who Works by the day et même homme de peine.

« La brusque disparition de la poésie écrite » assène le camarade Konopniki dans Marianne n° 591! Et quelques autres raccourcis navrants dans un domaine que, manifestement, il ne connaît pas...

Mardi 19 août

Emouvant hommage à Claude Faïn, à Lodève avec Sapho et Julien Blaine.



Crèche pudding

épisode 2 • “droit”

Un homme
une femme

Ils sortent
un bar

toujours

nous avons vu ces détails ensemble
comme pour dire
que nous n'étions pas seuls ensemble
mais bien ensemble
et nous avons réfléchi ensemble
miroir tête
je me suis vu en vous
et vous en moi
mais l'Entreprise à raison de nous
en cela je me sens happé
mais je tiendrai jusqu'à la fin

Pour quoi ne pas tenir oui
lâcher autrement
en somme
tenir
c'est se lâcher un peu
tout de même
lâcher ce à quoi je tiens moi

*moi je tiens je me tiens à ce bout de truc qui pendouille et que j'ai
attrapé in extremis avec ma main droite peut-être la gauche je regarde et ne
vois que ma main mais je suis incapable mais vraiment incapable de savoir si
c'est la droite ou la gauche peut-être j'ai saisi ce qui pendouille des deux mains
une sorte de fil minuscule mais qui tient qui arrive à me tenir moi mon poids
mon poids qui change en fait en ce moment je suis en train de changer de
poids de changer comme il se doit de poids de moi je m'alourdis c'est du pareil
au même que je m'alourdisse ou que je m'alourdisse pas je change tout change
mais je tiens toujours à ce petit fil je me tiens à ce fil à la vie à la mort*

c'est vous en fait qui
pour que
me dit que
enfin je
et moi encore
dehors

*je lâcherai les fauves sur vos têtes
je les laisserai s'accrocher de leurs dents à vous, vos têtes
les dents entreront
ça sortira comme ça doit
et ça fera de la couleur
couleur d'Entreprise
couleur d'Entreprise encore*

ils marchent droit

Lire

Douze poètes juifs de langue allemande, *Poèmes de Czernovitz*, Teper
Trente-quatre poètes et écrivains, *Ecrire MAI 68*, Argol
Patrick Beurard-Valdoye, *Le narré des îles Schwitters*, Al Dante
Hubert Lucot, *Recadrages*, P.O.L
Éric Suchère, *Résumé antérieur*, Le mot et le reste
Dominique Grandmont, *Transversale Nord*, Apogée
Dominique Grandmont, *Le fils en trop*, Tarabuste
Jude Stéfan, *grains & issues*, La ligne d'ombre
Adilia Lopes, *anonymat et autobiographie*, Le Bleu du Ciel
Florence Pazzottu, *La tête de l'homme*, Seuil
Philippe Beck, *De la Loire*, Argol
Christophe Marchand-Kiss, *Moins quelque chose*, IdP éditeur
Jude Stéfan, *Les commourants*, Argol
Jérôme Lhuillier, *En cette grande époque*, Flammarion
Emmanuel Hocquard, *Une grammaire de Tanger*, CIPM
Lionel Ray, *Le procès de la vieille dame*, La Différence
H. Ismailov/J.P. Balpe, *Anthologie de la poésie d'Ouzbékistan*, Sandre
Véronique Pittolo, *Hélène mode d'emploi*, Al Dante
Ivar Ch'Vavar & camarades, *Le Jardin ouvrier*, Flammarion
Ariane Dreyfus, *Iris, c'est votre bleu*, Le Castor Astral
Didier Arnaudet, *Les périphéries du large*, Le Bleu du Ciel
Pascal Boulanger, *Fusées et paperoles*, L'Act Mem
A.Pelletier-G.Kerguillec, *Quelques mesures dans l'époque*, Voix d'encre
Claude Minière, *Notes sur le départ*, Tarabuste
Clark Coolidge, *Polaroid*, Eric Pesty Editeur
Anne Parian, = *Jonchée*, Les petits matins
Rabindranath Tagore, *L'écrin vert*, Gallimard
Lucot, *H.L., rencontre avec D.Garcia*, Argol
Hélène Sanguinetti, *Le Héros*, Flammarion
Jean Ristat, *Ode pour hâter la venue du printemps*, Poésie/.Gallimard
Wai-Lim Yip, *Between, Entre*, La main courante
David Antin, *Ce qu'être d'avant-garde veut dire*, Les Presses du réel
Samuel Rochery, *Oxbow-P.*, Eric Pesty éditeur
Dominique Quélen, *Comme quoi*, L'act Mem
Alain Dubois/Pierre Drogi, *Métamorphoses*, Le Pommier
Catherine Wienzaepflen, *Le temps du tableau*, Des femmes
Lionel Richard, *Terrain de manœuvres*, Didier Devillez
Jacques Demarcq, *Les Zozios*, NOUS

Abonnement

Nom

Prénom

Adresse

.....

.....

	1 an (4n°)	2 ans (8n°)
France	45 euros	90 euros
Étranger	65 euros	130 euros

la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de

.....

36, rue de Raspail 94200 Ivry-sur-Seine
C.C.P 4294 55E Parisbonnements

Action Poétique

Rédaction

36, rue Raspail
94200 Ivry-sur-Seine
action-poetique@orange.fr

Publié avec le concours du

Centre National du Livre &
Conseil Général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef Henri Deluy

Comité de rédaction

Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Bruno Cany, Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garo, Isabelle Garron, Liliane Giraudon, Éric Houser, Alain Lance, Christophe Marchand-Kiss, Jérôme Mauche, Florence Pazzottu, Pascale Petit, Véronique Pittolo, Éric Suchère, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

Secrétariat général Jean-Pierre Balpe

Secrétaire de rédaction Nelly Picot

Conception graphique Patrick Laffont

Diffusion

Les Belles Lettres

Pour les numéros précédents le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

Gérant responsable Henri Deluy

Dépot Légal : septembre 2008

N° ISBN : 978-2-85463-184-5

EAN : 9782854631845

Commission paritaire CPPAP : 0248 K 45328

Imprimerie

CCI

9, av Paul Héroult 13015 Marseille

Label imprim'vert

Liliane Giraudon,
Le mot à ne pas oublier



les belles lettres - Au pluriel.
de littérature (on appelle belles lettres
la grammaire, l'éloquence, la poésie)
"Ce que la bourgeoisie appelait
Belles-lettres n'était en réalité qu'une
partie de ses organes de violence"
Bela Kun

Henri Deluy, *Long Island : l'huître en soupe*

« Dans les îles Salomon, qui avait mangé du poisson, du crustacé ou du coquillage ne devait pas manger autre chose sans avoir subi, entre temps, une purge. Il ne fallait pas mélanger les nourritures ». Certes, certes, mais, mais la baie de New York et l'embouchure de l'Hudson sont très, très éloignées des archipels de la Mélanésie et, à Guadalcanal même, les temps ont changé ! Alors, à Long Island, riche capitale ostréicole, ne pas hésiter : soupe d'huîtres pour commencer, puis médaillons de veau taillés dans le filet, ou côte de veau au beurre avec légume assorti puis, fruit de saison, ou sorbet, avec un vin proche d'un Val de Loire blanc, sec et brillant, ou d'un Alsace nerveux.

L'huître, donc, n.f., oistre, uistre au XIII^e siècle, du latin *ostrea*, racine grecque *ostreon*, l'os, la chose dure. Mollusque lamelibranche à deux valves feuilletées. Coquillage, fruit de mer, aujourd'hui produit d'un élevage, l'ostréiculture (en France, depuis le milieu du XIX^e siècle). L'huître sauvage existe, et celle dite de pleine mer - qui peut devenir énorme sur le pacifique canadien. Connue des Assyriens, inconnue de la Bible, connue des Chinois, des Egyptiens, des Grecs, qui déjà l'élevaient (ils l'utilisent aussi comme bulletin de vote en traçant au stylet un signe convenu sur la nacre interne), appréciée des Romains, qui créent, dit-on, le premier parc, en 108 avant notre ère (ils la consomment crue ou blanchie, avec leur saumure favorite, le *garum*). On trouve le civé d'oîtres, dans un *Menagier* de 1393, et, plus tard le pastéz d'huîtres, les huîtres en potage, ragout, beignet, les huîtres rosties et celles au demy court bouillon, puis, au XVII^e s., le chapon aux huîtres. Elle se consomme aujourd'hui, surtout crue, vive, au naturel (quelques fagotins mal élevés, pourtant, la citronnent ou la vinaignent !) ; on peut également la goûter cuisinée en apprêts froids ou chauds : gratinée, pochée, à la Villeroy, à la diable, en coquille, sur croûton, en brochette (avec d'autres coquillages), à la Colbert, au caviar, au four, à la poulette, en croustade, en croquette, à la Mornay (béchamel), frite panée (Alice Toklas, la compagne de Gertrude Stein,

ne la pane pas), à la Boston, à la Polonaise, à la Nantua (avec queue d'écrevisse), rissolée, avec de fines saucisses grillées (autour du bassin d'Arcachon), en soufflé, à la Normande (salpicon de champignons, crevettes, lamelles de truffes), à la Florentine (sur lit d'épinard), en daube (fines herbes, vin blanc), minute (champagne)...

Sans oublier le sabayon d'huîtres italien (courgette, jaune d'œuf, échalote, vin blanc), le cebiche d'huîtres du Chili, le cebiche et la tortilla d'huîtres du Pérou, l'huître pochée de Zélande (et l'huître nature morte, prédilection des peintres néerlandais et flamands...), ni l'huître Bienville (roux blanc, fumet de poisson, champignon, crevette), ni l'huître Rockefeller (épinard, cœur de laitue), toutes deux de Louisiane, ni, du Québec, la soupe aux huîtres (farine et jaune d'œuf)...

Par ce cheminement, de la Louisiane au Québec, les soupes d'huîtres ont parcouru les zones littorales du continent nord américain pour revenir jusqu'à nous avec cette soupe de Long Island, et ses fameuses Blue Point océaniques...

Blue Point oyster soup

Préparer un fumet de poisson classique (un petit litre), ouvrir les Blue Point - trois douzaines, ou plus, ou moins, pour quatre personnes, à convenance - , réserver les noix et les ligaments (les restes du muscle de fermeture, prélevés à l'intérieur de la coquille) ; filtrer le jus premier, puis le jus second, celui qu'elles secrètent dans le plat, après un instant de repos, ajouter ces jus au fumet, porter à ébullition rapide ; passer ce fumet nouveau (fond de poisson plus eau des huîtres), au chinois, puis fouler à l'étamine, sur un feu retenu ; ajouter à ce liquide, en casserole, un demi litre de lait et deux larges cuillerées de crème fraîche, laisser venir au bord de l'ébullition, sans l'atteindre ; couvrir les noix d'huîtres et les ligaments avec ce liquide très, très chaud...

Hors du feu, avant de servir, compléter d'un peu de beurre à la motte et de quelques crackers émiettés.

- Et 1) pas laisser retomber les odeurs
2) flatter les arômes
3) déguster les saveurs.

Aussitôt

